Vierte Sammlung.

8.

Der Cardinal Commendon am Hofe Herzogs Alberts des V. von Baiern.

Aus

dem Buch: La vie du Cardinal Jean François Commendon où l'on voit ses voyages, Ambassades, Legations et Negotiations dans les plus considérables cours des Empereus, Rois, Princes et Republiques de l'Europe.

Par M. Fléchier, Evéque de Nisme, de l'Academie française a Paris 1665.

Livre III. Chapitre II.

Commendon pari de Pologne, pour aller, en qualité de Légat, en Allemagne.

Six mois aprés, qu'il eût été fait Cardinal, il reçût l'ordre de sa Sainteté, de se trouver a la Diéte d'Allemagne, qui se devoit tenir à Ausbourg. Il partit de Pologne, aprés avoir recû tous les temoignages d'amitie et d'estime, qu'il pouvoit attendre du Roi, et de tous les Seigneurs de la cour.

Comme il arrivoit à Prague, ville capitale de Bohéme, l'Archevéque vint au devant de lui, et lui apprit la nouvelle de la mort du Pape Pie IV. et peu de temps aprés il reçût un Courrier de Rome, avec des léttres du Cardinal Barromée, et du Cardinal Altaëms, deux neveux du feu Pape, qui pressoient Commendon de quitter toute Sorte d'affaires, et de se rendre au conclave.

On croyoit, qu'il devoit partir la même nuit; il le souhaitoit lui-même, tant pour assister au conclave, que pour obéir au Cardinal Barromée, qui l'appellait a Rome avec beaucoup d'instance. Mais il craignis. que les Allemans ne se servissent de l'occasion de la vscançe du Saint Rege pour entreprendre quelque chose contre l'Eglise. L'Empereur n'avoit pas assez de fermeté pour resister a leurs efforts, s'il n'étoit animé par les conseils de quelque personne d'autorité. Il avoit deja été supçonne de dissimulation, et de negligence sur le sujet de la religion; et il dependoit en quelque façon des Allemans, à qui il demendoit du secours contre les Turces, qui desoloient la Hongrie.

Ces raisons publiques le touchérent plus, que ses devoirs particuliers; et bien qu'il n'eût aucun droit de légation depuis la mort du Pape, il resolut, d'aller trouver l'Empereur avant que d'aller à Rome, pour l'avertir en particulier de l'obligation, qu'il avoit, de protéger la religion contre les Hérétiques, qu'avoient dessein de la combattre. Il passa le fétes de Noel à Prague; il en partit le jour d'aprés, et il traversa ces granetes forets, dui environnent la Bohéme, par des chemins trés dif-

ficiles, et tellement couverts de néiges, qu'il étoit obligé de prendre des gans dans les villages, pour écarter les néiges, et pour lui marquer des sentiers devant lui. Il entra dans l'Allemagne, et se rendit chez le Dnc de Baviére, dans l'esperance, d'y rencontrer l'Empereur, qui étoit deja parti de Vienne pour aller a la Diéte. Il prit si bien ses mesures, qu'il y arriva un peu avant l'Empereur.

Albert, Duc de Baviére, étoit un des plus grands princes d'Allemangne, par sa dignité, par ses richesses, et par l'alliance, qu'il avoit avec l' Empereur, dont il avoit epousé la Soeur; mais il étoit encore plus illustre par son Zéle pour la religion de ses Ancétres, et par l'attachement, qu'il avoit pour la foi Catholique, et pour l'Eglise Romaine. Commendon avoit lié une étroite amitié avec lui, lorsqu'il fut envoyé a tous les princes d' Allemangne, et il l'avoit entretenuë depuis fort Soigneusement.

Ainsi le duc, qui en faisoit beaucoup de cas, le reçût avec toute la civilité, et toute la magnificence, que meritoient sa vertu, et sa nouvelle dignité. Il fut bien aise, de le voir chez lui dans le temps, que l'Empereur y devoit arriver. Ils conferoient ensemble de l'etat des affaires presentes, et le Duc le loûoit extremement, de n'avoir pas abandoné les interets de la religion, pour courir proptement au Conclave, lorsqu'on vint leur donner avis, que l'Empereur arrivoit.

Ce Prince fut recu trés magnifiquement par le Duc Albert; et comme il fut descendu de cheval, et qu'il eût apperçu le Cardinal, qui l'attendoit à

la porte du palais, il alla d'abord à lui, et l'embraſsant avec beaucoup d'amitié: „Vous voici donc „en ces païs froids, lui dit-il, pendant, qu'on s' „echauffe à Rome dans le Conclave; pour l'ele-„ction d'un nouveau Pape." A ces mots il le prit par la main, et le faisant monter avec lui dans la chambre. qui lui étoit préparée, il ne cessa, de lui rendre publiquement de grands honneurs. L' Empereur, Commendon et le Duc Albert étoient dans un même palais, et mangeoient à la même table, S'eparés même de i'imperatrice, qui avoit sa table à part, avec une soeur et deux filles de l' Empereur, dont l'une épousa quelque temps aprés Philippe, Roi d'Espagne, et l'autre Charles, Roi de France.

Aprés le repas ils entroient dans un cabinet, et passoient plusieurs heures du jour à s'entretenir des affaires de Pologne. L'Empereur s'informoit des causes de la mesintelligence, et des desordrns, qui étoient arrivés contre sa soeur, et le Roi son epoux. Il lui temoignoit l'obligation, qu'il lui avoit, d'avoir arreté les passions violentes de ce Prince. Il conferoit avec lui des moyens dc Soutenir la guerre de Hongrie, et de léver quelques Regimens de Cavalerie en Pologne, sans contrevenir aux Traités d'alliance, que le Roi avoit faits avec le Grand-Seigneur. Commendon lui donna plusieurs avis tonchant les desseins des Hérétiques. Il le fit souvenir de tous les devoirs d'un sage et pieux Empereur, et lui remontra, qu'il devoit defendre la cause de la religion, et S'opposer aux enemis de l'Eglise, principalement en ce temps

Facheex de la Vacance du Saint Siege, et dans la premiére Diéte, qu'il tenoit, où il falloit donner des marques de sa fermeté, et faire voir aux Gens de bien ce, qu'ils devoient espérer sous son empire. L' Empereur, animé par ses exhortations et par ses conseils, promit, quil s'aquitcroit de tous ses devoirs.

Il y avoit déja quatre jours, que Commendon ètoit chez le Duc de Baviere; et il se disposoit à partir aprés diné: mais comme l'Empereur alloit se mettre à table, un Courrier dépeché en grande diligence par Cosme de Medicis, Duc de Florence, lui apporta la nouvelle de l' exaltation du Cardinal Alexandrin Michel Ghisilerio sous le nom de Pie V. L'Empereur ne ce fut pas fort Satisfait: la fermetè si rénommée de ce Pontife, et son ardeur à soutenir les intérets de la religion, et l' honneur du Saint Siege, ne lui paroissoient pas commodes pour ses desseeis. Il en jugeoit par l' intégrité de sa vie, et par la grande Sévérité, avec laquelle il avoit exercé la Charge d' Inquisiteur General de toute la Chrétienté; et toute autre election lui auroit été plus agréable, que cellenéanmoins il dissimula ses sentimens. Il apprit à Commendon la nouvelle du nouveau Pontife, et lui donna ses lettres à lire. Comme ils étoient à table, le discours étant tombé sur ce sujet; Commendon, qui avoit pris garde, que l'Empereur avoit été surpris de cette nouvelle,. fit un éloge de ce Pape, qui avoit toûjours mené une vie pure et innocente; qui avoit passé par tous les degrés de honneurs, sans les avoir brigués, et sans les avoir même souhaités, et

et qui étoit parvenu à la dignité Souveraine de l' Eglise par son seul mérite. Il le fit admirer de tous ceux, qui étoient présens, et remplit leurs esprits d'une grande espérance, et d'une grande idée de ce Pontificat. Dès qu'il fut sorti de table, il monta à cheval, résolu d'aller à Rome, à grandes journées; mais il rencontra un Courrier à Inspruk, qui arreta le cours de son voyage.

Le nouveau Pontife, avant que de Sortir du Conclave, parmi les bruits de cette cour tumultueuse, parmi tous les troubles et tous les empressemens de salutations, ſans réssentir cette emotion, que donne ordinairement l'aquisition d'une puissance Souveraine, tant il étoit in ébranlable. commença à S'appliquer aux Soins de sa charge, et fit d'abord expédier un Bref à Commendon, par lequel il lui ordonnoit d'assister en qualité de Legat Apostolique à la Diéte d'Allemagne. Il y avoit cinquante Cardinaux dans le Conclave, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs, qui étoient illustres par leurs veruts, et par leur doctrine, Il n'y en avoit aucun, qui ne souhaitât l'honneur de cette Legation, et ils venoient tous de rendre des services recens à sa Saniteté. Cependent, cet emploi fut deféré à Commendon; du consentement universel de tous les Cardinaux; spit à cause de la grande connoissance, qu'il avoit des affaires de cette cour et du Genie de ces peuples.

Il retourna donc à Ausbourg, où il prit les marques de sa Légation, et reçût le chapeau, que le Pape lui avoit envoye, des mains L'Othon Truxes, qui étoit Eveque d'Ausbourg. La cérémonie

se fit a la Messe. Le Duc de Baviere, la Duchesse, sa femme, et plusieurs autres personnes de qualité y assistérent. L'Empereur Maximilian avoit convoqué cette Diéte pour plusieurs raisons, mais principalement pour obtenir des princes d'Allemagne quelque secours considerable contre Soliman, Empereur des Turces, resola de conquerir ce, qui restoit de la Hongrie, et menaçant d'entrer dans l'Autriche, et dans Vienne même, faisoit de grands préperatifs de guerre, et vouloit marcher lui même à la tête de son armée. L'affaire etoit fort délicate, parceque l'Empereur étoit obligé de recourir à des gens, qni avoient accoutumé d'acheter la liberté de vivre sans religion, et de troubler l'Etat, et l'Eglise.

L'Assemblée se tenoit encore pour remedier à des maux, qui devenoient de jour en jour plus dangereux, et que le temps et la disimulation alloient rendre presque incurable. Il n'etoit pas sûr de traiter publiquement des affaires de la religion dans la Diéte, à cause du pouvoir, et de l'opiniatreté des Protestans. Commendon assembla chez lui les Catholiques; il envoya prier les Prince de S'y trouver; ce, qu'ils firent sans aucune difficulté, à cause de la grande reputation, qu'il S'étoit aquise en Allemagne dés le temps de sa premiére Ambassabe. Il y eût dans cette Assemblée deux Cardinaux, Othon Truxes et Merc Altaëms, l'un Evéque d'Ausbourg, l'autre de Constance; les trois Archevéques Electeurs; quelques personnes illustres par leur noblesse et par leur puissance, entre les quelles etoient Albert Duc de

Baviére, Guillaume, Duc de Cléves, et Henri, Duc de Brunswic, et plusieurs Deputés de villes libres, ou des Eveques absens.

Le Légat les exhorta d'abord à subtenir l' honneur de la religion, et à resister a la violence des Herétiques. Il leur remontra a que ce n'etoit pas une affaire difficile, s'ils etoient unis entre eux. „ Que nos abversaires n'avoient été puissans, que „ par notre lacheté, et par nos divisions. Que „ cette intelligence, et ce soin mutuel de s'assister „ les uns les antres, étoit le seul moyen de se sau-„ ver des dangers présens. Que c'etoit le propre „ caractére ces Chretiens. Que les sources de la „ Charité avoient été cachées aux infidelles, parce-„ que c'etoit une vertu parement Evangelique, que „ Jesus-Christ seul pouvoit enseigner, qne les „ Docteurs de la Sagesse humaine n'avoient pu com-„ prendre, ét qui étoit reservée à un peuple saint, „ qui étant uni par la foi, par la verité, et par l' „ esprit de la religion, vivroit sous le même Chef, „ et dans le Sein d'une même Eglise. Que les Hé-„ rétiques vouloient se peévaloir du nom, et des „ apparences de vertu, donnant à leurs factions et „ à leurs entreprisses criminelles des titres d'union „ et de carité; mais qu'ils ne connoissoient pas l' „ essence de cette charité chretienne, puisqu'ils „ etoient la necessité de bonnes ocuvres; et que se „ retranchant de la Communion de celui, que Dieu „ a établi sur la terre le Chef visible de son Eglisc, „ ils rompoient les liens les plus sacrés de la So-„ cieté. et meprisoient cette bien heureuse paix,

„que Jesus-Christ montant au ciel nous ausi fort „recommandéa.“

Il leur dit plusienrs autres choses sur ce sujet pour les exciter à s'unir ensemble, pour s'opposer aux efforts des Heretiques, et pour defendre avec vigueur la Majcste de la religion, et leur propre liberté. Aprés cela il tomba sur le sujet du Conceile de Trente. Il leur fit voir: „que la foi des „mystéres avoit été trés bien expliquée et trés bien „etablie. Que la discipline des moeurs avoit été „reduite aux formes de la giété ancienne. Que le „reproche, que nous faisorient nos adversaires, „etoit retombé sur eux; qu'on y avoit connu leur „libertinage et le dereglement de leur vie, et qu'on „y avoit réfuté toutes leurs impiétes contre Dieu, „et toutes leurs calomnies eontre les hommes. Il „les exhorta de recevoir des Lain si saintes; d' „erécuter les ordres de ce Concile assemble avec „tant de peine, pendant ai long temps, avec un „si grand concurs de saints, et savans Evéques, d' „obeïr à ses Decrets, de regler la conduite des „Eglises sur se décisions; de s'unir avec tous les „gens de bien, d'abandonner les Hérétiques à leur „discorde, jusqu' à cc, que lassés de passer de „secte en Secte, ils se convertissent, ou que leur „opiniatreté fût justement punie aprés leur mort.“

Les Allemans consultérent quelque temps ensemble; et l'Archevéque de Mayence, qui étoit le plus considerable de tous par sa dignité, ayant été chargé de repondre au Légat, au nom de toute l' Assemble, remercia trés humblement le souverain pontife et le Légat, des soms, qu'ils preuoient du

salut de l'Allemagne, et de la bonté, qu'ils avoient, de les assister dans la necessité de leurs affaires. Il assura le Légat, „que pourre, qu'il leur avoit „représenté de l'union des cocurs, et des volontés, „et de la soumission, qu'ils devoient avoir pour „les Decrets du Saint Concile de Trente, ils étoient „persuadés, que c'étoient des remédes nécessai- „res, dont ils étoient résolus de se servir. Qu'ils „juroient, d'étre soumis sans aucun doute, et sans „aucune restriction, à toutes les Décisions, qui re- „gardoit la foi et la doctrine de Mystéres, et du „culte divin. Qu'il y avoit de certains point de „diseipline, dont ils souhaitoient d'étre dispensés, „et qu'ils avoient de certains usages établis, qu'il „n'etoient ni sûr ni expedient d'abolir dans un temps „de liennce et de division. Qu'il falloit attendre, „une conjoncture plus fa vocable. Qu'il étoit as- „sez instruit des coutumes, et des affaires de l' „Allemagne, pour ne rejeiter pas leurs proposi- „tions. Qu'ils le prioient même, d'appuyer par „son Crédit, et par son autorité les requétes, qu' „ils avoient à présenter à sa Sainteté. Qu'il eût „enfin la bonté, de les proteger, comme il avoit „déja fait, et qu'il fut persuadé, que les Allemans „autorient une reconnoissance éternelle du tous les „bons offices, qu'il leur vendoit.“

Cepedant les Hérétiques ne perdoient aucune occasion d'avancer leurs desseins. Ils pressoient l'Empereur, et le sollicitoient par de grandes promesses, de se declarer, et de prendre enfin ouvertement leur parti. Il y avoit déja quelques années, que ce Prince corrompu par les esperances,

qu'ils lui domoieut, et par la fréquentation, qu'il avoit eût avec eux, paressoit contraire à la foi, et à la piété Catholique. Il avoit souvent assisté à leurs priéres, et à leurs Cérémonies. Il avoit reçû dans son palais un de leurs principaux Docteurs, qu'il avoit souvent ouï precher dans Vienne, Enfin il alloit se précipiter dans l'erreur, si l'Empereur Ferdinand, son pére, Prince trés sage et trés pieux, ne l'en eût detourné, soit en l'exhortant à suivre les traces de ses Ancétres, soit en le menaçant de le deshériter, et de laisser l'empire et tous ses Etats a son jeune frére. Cette menare le retint, et l'empecha de faire profession ou vertu de l'Hérésie. Aprés la mort de son pere, étant parvenu à l'Empire, il se comporta de telle Sorte, que voulant se menager entre l'un et l'autre parti, il se rendit suspect à tous les deux. Alors les Hérétiques le pressoient de tenir sa parole, de se declarer hautement pour eux, et de casser le traité de Passaw, qu'ils avoient déja violé plusieurs fois.

L'an 1555 l'Empcreur Ferdinand s'étant trouvé dans une grande nécessité d'hommes et d'argent, et ne pousant presque plus soutenir la guerre contre les Turces, avoit été contraint d'accorder aux Hérétiques l'exercice libre de leur religion et de leurs Cérémonies, conformement à la Confession d'Ausbourg; mais il avoit ajouté à ce Traité quelques articles, qui leur étoient desavantageux. L'un portoit, que ceux, qui sortiroient du Sein de l'Eglise Catholique, ou qui auroient des sentimens contraires à la foi et à la piétée de nos péres, ne pourroient joûir d'aucun revenu, ni d'aucune dig-

nité Eclesiastique. L'autre declaroit, que les Seigneurs Catholiques pourroient obliger leurs sujets, qui s'attacheroient aux nouvelles Sectes, de vendre les biens et les héritages, qu'ils possedoient, et de sortir de leurs Etats. Il n'étoit pas permis aux Seigneurs d'uſer d'une plus grande rigueur.

Les Hérétiques vouloient faire abolir ces deux articles, et protestoient, qu'ils n'etoient plus résolus d'observer les Loix rigoureuses de ce traité. Cet esprit d'orgueïl et de révolte, qui est inséparable de l'Hérésie, les portoit à faire des propositions impies et insolentes, et à sov sens ; ou qu'on assemblât un Concile national, pour déter miner les choses, qui concernoient la religion. On ne pouvoit leur accorder l'une ou l'autre de ces demandes, sans confondre tous les droits divins et humains, es sans ruiner toute l'Allemagne.

Il n'y avoit, que la prudence de Commendon, qu'on oppoſer à la fnreur des Hérétiques, qui alloit jusqu' au dernier degré de l'impiété. Aussi ne manqua-t-il qas de travailler à une affaire si importante. Il présentit, et sonda toutes leurs intentions. Il découvrit leurs desaatns, les Sentimens différens be leurs conseillers, le nombre et la qualité de leurs partisans, les vûes generales et particuliéres de chacun; et par les avois de ses amis, et par ses propres conjectures, il sut toute l'intrigue du parti, comme s' il eût assisté lui même à leurs conseils, et á leurs assemblées. Ainsi il rendit tous leurs efforts inutiles; tantot en exhortant les Catholiques, tantot en leur faisant connoitre les artifices de leurs adversaires; tantot en les

retenant dans le devoir par la craintn Erfin il S' aquil tant d' estime, et tant de Crédit sur l' esprit des principaux de l' Assemblée, et de l' Empereur même, que les Catholiques avoûoient, qu'ils n' avoient jamais trouvé ce Prince si favorable; et ce Prince protestoit, qu'il n' avoit jamais trouvé les Catholiques si fermes, ni si unis ensemble. De Sorte, que la Diéte finit, sans que les Hérétiques remportassent aucnn avantage. On n'y établit rien de nouveau. Toutes choses fouent tranquilles. On acorda a l' Empereur tous les secours: qu'il demandoit contre les Turcs, et le Pape lui donna cinquante mille écus d' or, qui lui devient étre payés en trois termos, pour lui aider à fournir anx frais de cette guerre. Commendon toucha cet argent à Ausbourg; et avec la permission de Sa Sainteté, il présenta la somme entiére à l' Empereur, dés que la Diéte fut terminée.

Comme il arrivoit à Prague, ville capitale de Bohéme, l'Archevéque vint au devant de lui, et lui apprit la nouvelle de la mort du Pape Pie IV. et peu de temps aprés il reçût un Courrier de Rome, avec des léttres du Cardinal Barromée, et du Cardinal Altaëms, deux neveux dù feu Pape, qui pressoient Commendon de quitter toute Sorte d'affaires, et de se rendre au conclave.

On croyoit, qu'il devoit partir la même nuit; il le souhaitoit lui-même, tant pour assister au conclave, que pour obéir au Cardinal Barromée, qui l'appellait a Rome avec beaucoup d'instance. Mais il craignis. que les Allemans ne se servissent de l'occasion de la vscançe du Saint Rege pour entreprendre quelque chose contre l'Eglise. L'Empereur n'avoit pas assez de fermeté pour resister a leurs efforts, s'il n'étoit animé par les conseils de quelque personne d'autorité. Il avoit deja été supçonne de dissimulation, et de negligence sur le sujet de la religion; et il dependoit en quelque façon des Allemans, à qui il demendoit du secours contre les Turces, qui desoloient la Hongrie.

Ces raisons publiques le touchérent plus, que ses devoirs particuliers; et bien qu'il n'eût aucun droit de légation depuis la mort du Pape, il resolut, d'aller trouver l'Empereur avant que d'aller à Rome, pour l'avertir en particulier de l'obligation, qu'il avoit, de protéger la religion contre les Hérétiques, qu'avoient dessein de la combattre. Il passa le fétes de Noel à Prague; il en partit le jour d'aprés, et il traversa ces granetes forets, dui environnent la Bohéme, par des chemins trés dif-

ficiles, et tellement couverts de néiges, qu'il étoit obligé de prendre des gans dans les villages, pour écarter les néiges, et pour lui marquer des sentiers devant lui. Il entra dans l'Allemagne, et se rendit chez le Dnc de Baviére, dans l'esperance, d'y rencontrer l'Empereur, qui étoit deja parti de Vienne pour aller a la Diéte. Il prit si bien ses mesures, qu'il y arriva un peu avant l'Empereur.

Albert, Duc de Baviére, étoit un des plus grands princes d'Allemangne, par sa dignité, par ses richesses, et par l'alliance, qu'il avoit avec l'Empereur, dont il avoit epousé la Soeur; mais il étoit encore plus illustre par son Zéle pour la religion de ses Ancétres, et par l'attachement, qu'il avoit pour la foi Catholique, et pour l'Eglise Romaine. Commendon avoit lié une étroite amitié avec lui, lorsqu'il fut envoyé a tous les princes d'Allemangne, et il l'avoit entretenuë depuis fort Soigneusement.

Ainsi le duc, qui en faisoit beaucoup de cas, le reçût avec toute la civilité, et toute la magnificence, que meritoient sa vertu, et sa nouvelle dignité. Il fut bien aise, de le voir chez lui dans le temps, que l'Empereur y devoit arriver. Ils conferoient ensemble de l'etat des affaires presentes, et le Duc le loûoit extremement, de n'avoir pas abandoné les interets de la religion, pour courir proptement au Conclave, lorsqu'on vint leur donner avis, que l'Empereur arrivoit.

Ce Prince fut recu trés magnifiquement par le Duc Albert; et comme il fut descendu de cheval, et qu'il cût apperçu le Cardinal, qui l'attendoit à

la porte du palais, il alla d'abord à lui, et l'embraſsant avec beaucoup d'amitié: „ Vous voici donc „ en ces païs froids, lui dit-il, pendant, qu'on s' „ echauffe à Rome dans le Conclave; pour l'ele- „ ction d'un nouveau Pape." A ces mots il le prit par la main, et le faisant monter avec lui dans la chambre. qui lui étoit préparée, il ne cessa, de lui rendre publiquement de grands honneurs. L'Empereur, Commendon et le Duc Albert étoient dans un même palais, et mangeoient à la même table, S'eparés même de i'imperatrice, qui avoit sa table à part, avec une soeur et deux filles de l' Empereur, dont l'une épousa quelque temps aprés Philippe, Roi d'Espagne, et l'autre Charles, Roi de France.

Aprés le repas ils entroient dans un cabinet, et passoient plusieurs heures du jour à s'entretenir des affaires de Pologne. L'Empereur s'informoit des causes de la mesintelligence, et des desordrns, qui étoient arrivés contre sa soeur, et le Roi son epoux. Il lui temoignoit l'obligation, qu'il lui avoit, d'avoir arreté les passions violentes de ce Prince. Il conferoit avec lui des moyens dc Soutenir la guerre de Hongrie, et de léver quelques Regimens de Cavalerie en Pologne, sans contrevenir aux Traités d'alliance, que le Roi avoit faits avec le Grand-Seigneur. Commendon lui donna plusieurs avis tonchant les desseins des Hérétiques. Il le fit souvenir de tous les devoirs d'un sage et pieux Empereur, et lui remontra, qu'il devoit defendre la cause de la religion, et S'opposer aux enemis de l'Eglise, principalement en ce temps

Facheex de la Vacance du Saint Siege, et dans la première Diéte, qu'il tenoit, où il falloit donner des marques de sa fermeté, et faire voir aux Gens de bien ce, qu'ils devoient espérer sous son empire. L'Empereur, animé par ses exhortations et par ses conseils, promit, quil s'aquitcroit de tous ses devoirs.

Il y avoit déja quatre jours, que Commendon étoit chez le Duc de Baviere; et il se disposoit à partir aprés diné: mais comme l'Empereur alloit se mettre à table, un Courrier dépeché en grande diligence par Cosme de Medicis, Duc de Florence, lui apporta la nouvelle de l'exaltation du Cardinal Alexandrin Michel Ghisilerio sous le nom de Pie V. L'Empereur ne ce fut pas fort Satisfait: la fermeté si rénommée de ce Pontife, et son ardeur à soutenir les intérets de la religion, et l'honneur du Saint Siege, ne lui paroissoient pas commodes pour ses desseeis. Il en jugeoit par l'intégrité de sa vie, et par la grande Sévérité, avec laquelle il avoit exercé la Charge d'Inquisiteur General de toute la Chrétienté; et toute autre election lui auroit été plus agréable, que cellenéanmoins il dissimula ses sentimens. Il apprit à Commendon la nouvelle du nouveau Pontife, et lui donna ses lettres à lire. Comme ils étoient à table, le discours étant tombé sur ce sujet; Commendon, qui avoit pris garde, que l'Empereur avoit été surpris de cette nouvelle, fit un éloge de ce Pape, qui avoit toûjours mené une vie pure et innocente; qui avoit passé par tous les degrés de honneurs, sans les avoir brigués, et sans les avoir même souhaités, et

et qui étoit parvenu à la dignité Souveraine de l' Eglise par son seul mérite. Il le fit admirer de tous ceux, qui étoient présens, et remplit leurs esprits d'une grande espérançe, et d'une grande idée de ce Pontificat. Dès qu'il fut sorti de table, il monta à cheval, résolu d'aller à Rome, à grandes journées; mais il rencontra un Courrier à Inspruk, qui arreta le cours de son voyage.

Le nouveau Pontife, avant que de Sortir du Conclave, parmi les bruits de cette cour tumultueuse, parmi tous les troubles et tous les empressemens de salutations, ſans réssentir cette emotion, que donne ordinairement l'aquisition d'une puissance Souveraine, tant il étoit in ébranlable. commença à S'appliquer aux Soins de sa charge, et fit d'abord expédier un Bref à Commendon, par lequel il lui ordonnoit d'assister en qualité de Legat Apostolique à la Diéte d'Allemagne. Il y avoit cinquante Cardinaux dans le Conclave, parmi lesquels il s'en trouvoit plusieurs, qui étoient illustres par leurs veruts, et par leur doctrine, Il n'y en avoit aucun, qui ne souhaität l'honneur de cette Legation, et ils venoient tous de rendre des services recens à sa Saniteté. Cependent, cet emploi fut deféré à Commendon; du consentement universel de tous les Cardinaux; spit à cause de la grande connoissance, qu'il avoit des affaires de cette cour et du Genie de ces peuples.

Il retourna donc à Ausbourg, où il prit les marques de sa Légation, et recût le chapeau, que le Pape lui avoit envoye, des mains L'Othon Truxes, qui étoit Eveque d'Ausbourg. La cérémonie

se fit a la Messe. Le Duc de Baviere, la Duchesse, sa femme, et plusieurs autres personnes de qualité y assistérent. L'Empereur Maximilian avoit convoqué cette Diéte pour plusieurs raisons, mais principalement pour obtenir des princes d'Allemagne quelque secours considerable contre Soliman, Empereur des Turces, resola de conquerir ce, qui restoit de la Hongrie, et menaçant d'entrer dans l'Autriche, et dans Vienne même, faisoit de grands préperatifs de guerre, et vouloit marcher lui même à la tête de son armée. L'affaire etoit fort délicate, parceque l'Empereur étoit obligé de recourir à des gens, qni avoient accoutumé d'acheter la liberté de vivre sans religion, et de troubler l'Etat, et l'Eglise.

L'Assemblée se tenoit encore pour remedier à des maux, qui devenoient de jour en jour plus dangereux, et que le temps et la disimulation alloient rendre presque incurable. Il n'etoit pas sûr de traiter publiquement des affaires de la religion dans la Diéte, à cause du pouvoir, et de l'opiniatreté des Protestans. Commendon assembla chez lui les Catholiques; il envoya prier les Prince de S'y trouver; ce, qu'ils firent sans aucune difficulté, à cause de la grande reputation, qu'il S'étoit aquise en Allemagne dés le temps de sa premiére Ambassabe. Il y eût dans cette Assemblée deux Cardinaux, Othon Truxes et Merc Altaëms, l'un Evéque d'Ausbourg, l'autre de Constance; les trois Archevéques Electeurs; quelques personnes illustres par leur noblesse et par leur puissance, entre les quelles etoient Albert Duc de

Baviére, Guillaume, Duc de Cléves, et Henri, Duc de Brunswic, et plusieurs Deputés de villes libres, ou des Eveques absens.

Le Légat les cxhorta d'abord à subtenir l' honneur de la religion, et à resister a la violence des Herétiques. Il leur rémontra a que ce n'etoit pas une affaire difficile, s'ils etoient unis entre eux. „ Qne nos abversaires n'avoient été puissans, que „ par notre lacheté, et par nos divisions. Que „ cette intelligence, et ce soin mutuel de s'assister „ les uns les antres, étoit le seul moyen de se sau„ ver des dangers présens. Que c'etoit le propre „ caractére ces Chretiens. Que les sources de la „ Charité avoient été cachées aux infidelles, parce„ que c'etoit une vertu parement Evangelique, que „ Jesus-Christ seul pouvoit enseigner, qne les „ Docteurs de la Sagesse humaine n'avoient pu com„ prendre, et qui étoit reservée à un peuple saint, „ qui étant uni par la foi, par la verité, et par l' „ esprit de la religion, vivroit sous le même Chef, „ et dans le Sein d'une même Eglise. Que les Hé„ rétiques vouloient se peévaloir du nom, et des „ apparences de vertu, donnant à leurs factions et „ à leurs entreprisses criminelles des titres d'union „ et de carité; mais qu'ils ne connoissoient pas l' „ essence de cette charité chretienne, puisqu'ils „ etoient la necessité de bonnes ocuvres; et que se „ retranchant de la Communion de celui, que Dieu „ a établi sur la terre le Chef visible de son Eglisc, „ ils rompoient les liens les plus sacrés de la So„ cieté. et meprisoient cette bien heureuse paix,

„que Jesus-Christ montant au ciel nous ausi fort „recommandéa.“

Il leur dit plusicnrs autres choses sur ce sujet pour les exciter à s'unir ensemble, pour s'opposer aux efforts des Heretiques, et pour defendre avec vigueur la Majeste de la religion, et leur propre liberté. Aprés cela il tomba sur le sujet du Coneile de Trente. Il leur fit voir: „que la foi des „mystéres avoit été trés bien expliquée et trés bien „etablie. Que la discipline des moeurs avoit été „reduite aux formes de la giété ancienne. Que le „reproche, que nous faisorient nos adversaires, „etoit retombé sur eux; qu'on y avoit connu leur „libertinage et le dereglement de leur vie, et qu'on „y avoit réfuté toutes leurs impiétes contre Dieu, „et toutes leurs calomnies eontre les hommes. Il „les exhorta de recevoir des Lain si saintes; d' „erécuter les ordres de ce Concile assemble avec „tant de peine, pendant ai long temps, avec un „si grand concurs de saints, et savans Evéques, d' „obeïr à ses Decrets, de regler la conduite des „Eglises sur se décisions; de s'unir avec tous les „gens de bien, d'abandonner les Hérétiques à leur „discorde, jusqu' à cc, que lassés de passer de „secte en Secte, ils se convertissent, ou que leur „opiniatreté fût justement punie aprés leur mort.“

Les Allemans consultérent quelque temps ensemble; et l'Archevéque de Mayence, qui étoit le plus considerable de tous par sa dignité, ayant été chargé de repondre au Légat, au nom de toute l' Assemble, remercia trés humblement le souverain pontife et le Légat, des soms, qu'ils preuoient du

salut de l'Allemagne, et de la bonté, qu'ils avoient, de les assister dans la necessité de leurs affaires. Il assura le Légat, „que pourre, qu'il leur avoit „représenté de l'union des cocurs, et des volontés, „et de la soumission, qu'ils devoient avoir pour „les Decrets du Saint Concile de Trente, ils étoient „persuadés, que c'étoient des remédes nécessai- „res, dont ils étoient résolus de se servir. Qu'ils „juroient, d'étre soumis sans aucun doute, et sans „aucune restriction, à toutes les Décisions, qui re- „gardoit la foi et la doctrine de Mystéres, et du „culte divin. Qu'il y avoit de certains point de „diseipline, dont ils souhaitoient d'étre dispensés, „et qu'ils avoient de certains usages établis, qu'il „n'etoient ni sûr ni expedient d'abolir dans un temps „de liennce et de division. Qu'il falloit attendre, „une conjoncture plus fa vocable. Qu'il étoit as- „sez instruit des coutumes, et des affaires de l' „Allemagne, pour ne rejeiter pas leurs proposi- „tions. Qu'ils le prioient même, d'appuyer par „son Crédit, et par son autorité les requétes, qu' „ils avoient à présenter à sa Sainteté. Qu'il eût „enfin la bonté, de les proteger, comme il avoit „déja fait, et qu'il fut persuadé, que les Allemans „autorient une reconnoissance éternelle du tous les „bons offices, qu'il leur vendoit.“

Cepedant les Hérétiques ne perdoient aucune occasion d'avancer leurs desseins. Ils pressoient l'Empereur, et le sollicitoient par de grandes promesses, de se declarer, et de prendre enfin ouvertement leur parti. Il y avoit déja quelques années, que ce Prince corrompu par les esperances,

qu'ils lui domoieut, et par la fréquentation, qu'il avoit eût avec eux, paressoit contraire à la foi, et à la piété Catholique. Il avoit souvent assisté à leurs priéres, et à leurs Cérémonies. Il avoit reçû dans son palais uu de leurs principaux Docteurs, qu'il avoit souvent ôuï precher dans Vienne, Enfin il alloit se précipiter dans l'erreur, si l'Empereur Ferdinand, son pére, Prince trés sage et trés pieux, ne l'en eût detourné, soit en l'exhortant à suivre les traces de ses Ancétres, soit en le menaçant de le deshériter, et de laisser l'empire et tous ses Etats a son jeune frére. Cette menare le retint, et l'empecha de faire profession ou vertu de l'Hérésie. Aprés la mort de son pere, étant parvenu à l'Empire, il se comporta de telle Sorte, que voulant se menager entre l'un et l'autre parti, il se rendit suspect à tous les deux. Alors les Hérétiques le pressoient de tenir sa parole, de se declarer hautement pour eux, et de casser le traité de Passaw, qu'ils avoient déja violé plusieurs fois.

L'an 1555 l'Empcreur Ferdinand s'étant trouvé dans une grande nécessité d'hommes et d'argent, et ne pousant presque plus soutenir la guerre contre les Turces, avoit été contraint d'accorder aux Hérétiques l'exercice libre de leur religion et de leurs Cérémonies, conformement à la Confession d'Ausbourg; mais il avoit ajouté à ce Traité quelques articles, qui leur étoient desavantageux. L'un por toit, que ceux, qui sortiroient du Sein de l'Eglise Catholique, ou qui auroient des sentimens contraires à la foi et à la piétée de nos péres, ne pourroient joûir d'aucun revenu, ni d'aucune dig-

nité Eclesiastique. L'autre declaroit, que les Seigneurs Catholiques pourroient obliger leurs sujets, qui s'attacheroient aux nouvelles Sectes, de vendre les biens et les héritages, qu'ils possedoient, et de sortir de leurs Etats. Il n'étoit pas permis aux Seigneurs d'uſer d'une plus grande rigueur.

Les Hérétiques vouloient faire abolir ces deux articles, et protestoient, qu'ils n'etoient plus résolus d'observer les Loix rigoureuses de ce traité. Cet esprit d'orgueïl et de révolte, qui est inséparable de l'Hérésie, les portoit à faire des propositions impies et insolentes, et à sov sens; ou qu'on assemblât un Concile national, pour déter miner les choses, qui concernoient la religion. On ne pouvoit leur accorder l'une ou l'autre de ces demandes, sans confondre tous les droits divins et humains, es sans ruiner toute l'Allemagne.

Il n'y avoit, que la prudence de Commendon, qu'on oppoſer à la fnreur des Hérétiques, qui alloit jusqu' au dernier dégré de l'impiété. Aussi ne manqua-t-il qas de travailler à une affaire si importante. Il présentit, et sonda toutes leurs intentions. Il découvrit leurs desaatns, les Sentimens différens be leurs conseillers, le nombre et la qualité de leurs partisans, les vûes generales et particuliéres de chacun; et par les avois de ses amis, et par ses propres conjectures, il sut toute l'intrigue du parti, comme s'il eût assisté lui même à leurs conseils, et à leurs assemblées. Ainsi il rendit tous leurs efforts inutiles; tantot en exhortant les Catholiques, tantot en leur faisant connoitre les artifices de leurs adversaires; tantot en les

retenant dans le devoir par la craintn Erfin il S' aquil tant d' estime, et tant de Crédit sur l' esprit des principaux de l' Assemblée, et de l' Empereur même, que les Catholiques avoûoient, qu'ils n' avoient jamais trouvé ce Prince si favorable; et ce Prince protestoit, qu'il n' avoit jamais trouvé les Catholiques si fermes, ni si unis ensemble. De Sorte, que la Diéte finit, sans que les Hérétiques remportassent aucnn avantage. On n'y établit rien de nouveau. Toutes choses fouent tranquilles. On acorda a l' Empereur tous les secours: qu'il demandoit contre les Turcs, et le Pape lui donna cinquante mille écus d'or, qui lui devient étre payés en trois termos, pour lui aider à fournir anx frais de cette guerre. Commendon toucha cet argent à Ausbourg; et avec la permission de Sa Sainteté, il présenta la somme entiére à l' Empereur, dés que la Diéte fut terminée.

Livre III. Chapitre IV.

Le Cardinal Commendon est envoyé pour la seconde fois Légat en Allemagne.

L'Empereur Maximilien avoit résolu, de permettre aux peuples d'Autriche, de vivre selon ses loix, et selon le formulaire de foi d'Ausbourg; soit par l'inclination secréte, qu'il avoit, de favoriser les Luthériens, dont il approuvoit les erreurs; soit par l'espérance, qu'il avoit, de tirer une grande Somme d'argent de ceux de cette secte, qui avoit acoutumé d'acheter de leurs Princes la licence, dont ils se servoient aprés contre ces Princes mêmes. Il couvroit son dessein impie d'un prétexte honnéte. Il se plaignoit, que la religion de nos péres étoit affoiblie, et presque opprimée par le grand nombre de Sectes et d'opinions différentes, qui partageoient toute la Chretienté, qn'on etoit venu à un tel point de relachement et d'impunité, qu'on voyoit naitre tous les jours des erreurs nouvelles: qu'il falloit donner des bornes à cette licence, et qu'il valoit mieux souffrir une hérésie dans Eglise, et réprimer les autres par les loix et par la force, que de se laisser auabler de toutes ensemble.

Dés que le Pape eût appris cette nouvelle, il assemble le Sacré College; et aprés avoir réprésenté aux Cardinaux la consequence de cette affaire, il se jetta sur les loùanges de Commendon; et leur temoignant, qu'il étoit trés capable d'une si importante negociation, par sa probité,

par son esprit, et par le grand usage, qu'il avoit de ces sortes d'affaires, il le nomma, du consentement de tous, son Légat en Allemagne, et lui envoya l'ordre, de se rendre en diligence auprés de l'Empereur, et de s'opposer à ses pernicieux desseins.

Commendon étoit à Vérone, on il avoit passé l'été, et il se préparoit à s'en retourner à Rome au commencement de l'automne, comme il avoit auontumé, lorsqu'il reçût les lettres du Pape, qui contenoient la deliberation du Consistoire, et les ordres de Sa Sainteté. Il fut quelques jours à fairs son équipage, et ajant reçû de la main d'Augustin Valére, Eveque de Vérone, une croix d'argent, qui est la marque de la Légation, il partit fort promptement. Etant arrivé le même jour à douze lieües de Vérone, un Courrier d'Allemagne, qu'il rencontra, lni rendit des lettres de l'Empereur, par les quelles ce Prince le prioit instamment, de n'aller pas plus loin, jusqu' à ce, qu'il eût fait représenter au Pape, qu'il n'etoit pas à propos d'envoyer un Cardinal Legat en Allemagne, dans l'etat, où etoiént les affaires de la Chretienté. Quelques-uns etoient d'avis d'obeïr à l'Empereur, et d'attendre un nouvel ordre à Vérone: mais le Légat protesta, qu'il exécuteroit exactement la volonté de Sa Saiteté, qui lui avoit commendé de partir; et ayant dépeché un Courrier à Rome, pour savoir ce, qu'il avoit à faire, il continua son voyage, reglant ses journées en sorte, que le Courrier le pût encore trouver à

Inspruk. Ainsi il obeïssoit au Pape, et il attendoit sa volonté.

Il avoit appris, que l' Archevéque de Salzbourg, et le Duc de Baviére étoient à Inspruk chez Ferdinand, frére de l'Empereur, et il étoit bien aise de conférer avec eux, et d'engager particulierement le Duc de Baviére, qui avoit beaucoup de pouvoir sur l' esprit de l'Empereur, à le détourner de ses résolutions dangereuses. Ccs Princes donnérent à Commendon des Lettres aussi fortes, qu' il les pouvoit souhaiter. Le Duc de Baviére écrivoit à Maximilien en ces termes: „Il „faut, que la corruption du Siécle soit bien grande, „puisqn' on aime mieux voir forger de nouvelles „religions par des esprits trompeurs et seditieux „que de voir rétablir l' ancienne, et la véritable, „per l' autorité de l'intrepréte des vérités éter„nelles. N' estre pas une chose honteuse, qu'on „reçoive avec honneur des Ambassadeurs du Tu„rce, et des peuples les plus barbares, et qu' on „fasse difficulté de recevoir des Légats envoyés „de la part du Saint Siége, qui sont des person„nes de trés-grand mérite?'-

Cependant le Pape ayant lôué la résolution et la constance du Légat, qui ne s' etoit point étonné des lettres de l'Empereur, lui ordonna de continuer son voyage, et exécuter sa commission. Il partit d' abord, et S' étant embarqué à Hall, il se rendit dans huit jours par l'Ins et par le Donube, à la cour de l' Empereur. Tous ceux, chez qui il passa, lui dirent, que sa Légation étoit inutile; qu'il n' y avoit nulle éspérance de changer

l'etat des affaires; que Maximilien en étoit venu à des extrémités, d'où il n'y avoit plus de retour; que sa perole étoit engagée; que l'argent, qu'on lui devoit fournir, étoit prét, et que ce Prince s'etoit lié lui-même.

Le lendemain il alla voir l'Empereur, qui prit d'abord la parole, et témoigna à Commendon, „que s'il avoit souhaisté, qu'on ne lui en„voyât aucun Cardinal, ce n'etoit pas, qu'il re„fusât cette Légation, qui lui étoit fort honorab„le; mais qu'il craignoit, que dans la chaleur de „la guerre de Païs-bas, ou plusieurs d'Allemagne „étoient engagés, cette Légation ne parût suspe„cte. Que puisque Sa Sainteté en avòit jugé au„trement, il se rejoûissoit de son arrivée. Qu' „au reste il vouloit bien lui rendre raison de la „rêsolution, qu'il avoit prise, dé permettre aux „peuples d'Autriche de vivre selon la foi, et se„lon les Cérémonies de la Confession d'Ausbourg. „Qu'il avoit crû, que c'etoit le seul reméde à tous „les maux, qui menaçoient l'Empire, que de ré„trancher la liberté, qu'on se donnoit dans ces „provinces, de se faire une foi, un culte, et une „piété, suivant les caprices de quelques nou„veaux Docteurs. Qu'il avoit résolu de leur accor„der, sous de certaines conditions l'exércice d' „une de leurs religions, afin d'arreter le cours „de tant d'opinions monstrueuses, qui s'élevoient „tous les jours dans ses Etats. Que cette grande „multitude d'erreurs et de nouveautés causoit des „seditions, affoiblissoit l'autorité des loix, et per„vertissoit tous les droits du Culte divin. Qu'il

„avoit choisi la Secte de Luther parmi toutes les „autres, parcequ'elle approche plus de la vérité, „et qu'elle a plus de conformité avec l'Eglise „Catholique. Qu'il ordonneroit à ceux de cette „Secte une maniére de Culte, et une forme de „cérémonies, qui ne seroient pas éloignées des „notres, et qu'ainsi il arreteroit enfin cette licen„ce impie d'inventer et de publier de nouvelles „opinions. Que c'etoit le moyen de les rappel„ler à notre Communion, que de les rapprocher „insensiblement de nos usages. Qu'aprés avoir „détruit toutes les autres Sectes, il seroit aisé de „reduire celle-ci. Qu'il s'étoit trouvé dans la „nécessité de prendre cette résolution; parceque „c'etoit la seule voie pour remédier aux desor„dres; et qu'il etoit impossible de souffrir plus „longtemps cette licence sans bornes. Qu'il „étoit dans des appréhensions continuelles de „quelque révolte. Que c'avoit été le dessein de „Charles son Oncle, et de Ferdinand son „pére, Princes tres-religieux et trés-attachés „au Saint Siége, et à l'Eglise Catholique. Que „dans la nécessité de permettre à ces peuples ce, „qu'on leur avoit une fois permis, il valoit mieux „les retenir en leur donnant des régles, et une „forme de religion, que de voir tous les jours „corrompre la pureté de la discipline: confon„dre tous les droits sacrés; changer tous les exér„cices de la piété chretienne, et rendre la pro„vince d'Autriche, le siége de toutes les erreurs, „et la triste religion, où se formeroient les divi„sions et les guerres civiles, qui ruineroient l'

„Allemagne. Qu' au reste il prenoit Dieu à té-„moin, qu'il n' avoit autre dessein, que d' oter „de l' esprit de ses sujets la superstition et l'er-„reur, et de les ranger sous les loix de la disci-„pline ancienne, et sous l'obéïssance de l' Eglise „Romaine.“ Voila le discours, que l' Empereur tint au Legat.

Commendon répondit, que ce dessein de „rappeller ses sujets à la foi de l'Eglise Romaine, „et de les retirer de l'erreur, où ils etoient en-„gagés, etoit trés-loûable, s'il vouloit ne se point „seroir de remédes, qui etoient capables d'entre-„tenir, et d'augmenter le mal, bien loin de le „soulager ou le détruire. Que la foi devoit étre „pure et entiére. Qu'il n' y avoit point d' autre „remede pour retablir la religion, que de la re-„mettre dans son ancienne pureté. Que la veri-„table maniére de corriger les abus, et les faus-„ses opinions, etoit de les détruire; et qu'il fal-„loit régarder ce, que Dieu ordonnoit, et non „ce, qu'on pouvoit faire. Que de vouloir s'ac-„commoder à la multitude, qui se laisse conduire „aveuglément à ses passions, lorsqu'elle a une „fois perdu le respect des loix, et l' amour de la „vérité, c' etoit vouloir entretenir sa fureur, et se „rendre complice de ses déréglemens. Que les „exemples en etoient encore récens. Que ce, qui „avoit rendu le mal presque incurable, c'etoit la „négligence dans les commencemens, et la con-„fiance, qu'on avoit eûê de pouvoir appaiser les „esprits revoltes des peuples par une fausse dou-„ceur. Que les Empereurs Charles et Ferdinand

„avoient traité avec les mêmes Luthériens sur le „sujet de la Confession d'Ausbourg, à dessein d' „arreter l'impétuosité de tant de nouvelles doctri- „nes; mais que le succés en avoit eté facheux, „parceque toutes les sectes se couvrant du nom „et de l'autorité de la foi d'Ausbourg, toute l' „Allemagne avoit été corrompuë, sans qu'on eût „pû arreter le cours de cette corruption. Que ce „desordres arrivoient par un juste jugement de „Dieu, qui ruine tous les desseins de la sagesse „humaine, et qui nous fait trouver notre perte „dans les remédes, que nous cherchions mal à „propos. Que ces Empereurs pourtant n' avoient „point traité avec leurs sujets, mais avec de Prin- „ces trés-puissans, et avec des peuples, dont „ils pouvoient craindre les armes; au lieu, que „Sa Majesté offroit aux peuples d'Autriche, ses „sujets, des conditions de paix un peu honteuses „à un Souverain. Qu'il avoit beau alleguer, qu' „en retranchant la multitude des sectes, et les „réduisant à la Luthérienne, il seroit plus aisé de „les réünir à la religion catholique: qu'il ne fal- „loit pas tenter une chose, qui avoit déja mal „réüssi à d'autres; et qu'on devoit toûjours se „tenir à cette maxime divine, qu'il n' est pas per- „mis de faire du mal, quelque bien, qu'il en „puisse arriver: ce, qui est encore plus véritable „dans la religion, qui se gouverne par la provi- „dence de Dieu, et non par la sagesse des hom- „mes. Que si les exemples ne le touchoient „pas, il devoit au moins se rendre à la force de „la raison."

„Pourquoi, disoit-il, ces peuples demandent-„ils cette liberté. S'ils sont tous attachés à la „formule de foi d' Ausbourg, et à la Secte de „Luther, ont-ils besoin d' une ordonance pour „les y réduire? Veulent-ils faire abolir les au-„tres opinions, s'il n' y en a point? Si mille „sectes s' elevent tous les jours, comme vous di-„tes, les unes plus etranges, que les autres, il „faut confiderer l'état présent de vos affaires. „Croyes-vous pouvoir ramener ces esprits égarés „par la douceur? Aves-vous assez de force et „d'autorité pour les contraindre, s'ils réfusent d' „obéïr? Si vous étes ou assez persuasif ou assez „puissant pour les réduire, il est certain, qu'il „faut dissiper leurs erreurs, et les rappeller dans „le sein de l'Eglise. S'ils sont ou trop opinia-„tres pour étre convaincus, ou en trop grand „nombre pour étre forcés, il sera presque aussi „difficile de les ranger tous sous la confession d' „Ausbourg, que de les réduire sous la foi catho-„lique; car ils sont aussi animés les uns contre „les autres, qu'ils le sont tous ensemble contre „nous. Croyes-vous, que les Calvinistes, gens „présomptueux, et attachés à leur propre sens, „soient d'humeur de ceder à d'autres, eux, qui „voyent tous les jours grossir leur parti des rui-„nes de celui des Luthériens? Toutes ces sectes „ennemies souffriront-elles paisiblement, qu'on „leur préfére celle de Luther?“

„Mais je veux, qu' elles y consentent; ce, „qui est trés-éloigne de l'esprit des Herétiques. „Quel profit tireres-vous de cette union? Que

„ serviroit à un homme accablé de plusieurs ma-
„ ladies; de le guerir par quelque reméde, si le
„ remede même étoit mortel? Si vous retires du
„ fond de la mer des gens, qni se noyent, pour
„ les laisser perir au dessus des eaux, ne vaudroit-
„ il pas autant les laisser dans les abîmes. Les
„ Hérétiques ont perdu tous les sentimens de la
„ piété chretienne; ils sont hors du sein de l'Egli-
„ se: qu' importe, quelle secte ils suivent? Si
„ vous voules sauver, il faut les rétirer de leurs
„ erreurs; car de vouloir réünir des esprits, qui
„ par un juste jugement de Dieu sont divi-
„ sés entre eux, cela n' est ni permis, ni possib-
„ le. Y-a-t-il de jugement de Dieu plus évi-
„ dent, que cette haine, et cette fureur, qui les
„ emporte? Ils s'attaquent, et se détruisent eux
„ mêmes; et bien, qu'ils ayent conspiré tous en-
„ semble de se séparer d'avec nous, ils ne s'ac-
„ cordent pas eux mêmes sur le sujet de leur sé-
„ peration.“

„ Saint Augustin, ce saint et ce sage Docteur
„ a eû raison de dire, que la discorde et l'agi-
„ tation perpetuelle des Hérétiques etoit un des
„ fondemens de la paix et de repos de l'Eglise;
„ et cependant nous les reconcilierons ensemble?
„ Nous nous opposerons à la justice de Dieu, qui
„ les aveugle, et qui les agite? Nous accorderons
„ leurs différends, comme si nous etions nous mê-
„ mes d'accord avec eux? Nous les armerons
„ contre l'Eglise, qu'ils attaquent, et qu'ils s' ef-
„ forcent de ruiner? Si ces peuples s' etoient
„ revoltes, et s'etoient ligues ensemble pour at-

„tenter, les uns par les armes, les autres par d'
„autres voies, à votre autorité, ou à votre per-
„sonne sacrée, les accorderies-vous, lorsqu'ils
„viendroient à se diviser? leur assigneries-vous
„un chef? leur montreries-vous les étendars,
„sous lesquels ils devroient combattre? Ne les
„laisseries-vous pas consumer plûtot par leurs
„propres forces, et s'affoiblir par leurs division?
„Et s'ils etoient unis ensemble, ne tacheries-
„vous pas de les desunir par adresse, et par ar-
„tifice, et de dompter la multitude, aprés avoir
„écarté les Chefs? Tant nous avons d' ardeur à
„maintenir nos interets, ou à nous venger nous
„mêmes; et de négligence à soutenir la cause de
„Dieu, et à punir ceux, qui l'offensent.“

„Je supplie votre Majesté de souffrir, que je
„lui parle sincérement, et que dans le Zéle que
„j'ai pour son salut, et pour celui de ses peuples,
„je ne lui cele rien de ce, qu' on dit publique-
„ment. Les Hérétiques ne dissimulent pas, qu'
„ils ont acheté la permission, que vous étes pret
„de leur accorder. Ils se vantent, comme pour
„nous infulter, qu'ils vous payeront en trois ans
„la somme de deux millions d' or, et que ce n'
„est pas par l'inclination, ni par l'amitié, que
„vous aves pour eux; mais par l' esperance d'
„avoir leur argent, qne vous leur accordes ce,
„qu' ils demandent. Ils ont la hardiesse de vous
„repprocher cette corruption, dont ils sont eux-
„mêmes les auteurs. Mais vous ne leur aves en-
„core expédié aucun privilege; ce ne sont, que
„de simples promesses, que vous leur aves fai-

„tes. Croyes-vous, que ces esprits séditieux, „abusent de votre bonté, et qui vous calomnient „même, vivront dans la soumission et dans la mo„destie, et qu'ils quitteront leur opiniatreté et „leur insolence naturelle? Faut-il, que vous don„nies aux autres Princes un si facheux exemple? „Quel desordre ne causera pas, et n' a pas déja „causé le seul bruit de ce dessein parmi vos voi„sins? Qûelle joie pour ceux, qui sont mal in„tentionnés? Quel desespoir pour les gens de „bien? Les nations, qui sont déja perverties, „celles, qui ont déja quelques impressions d' er„reur et de rébellion, seront encouragées; celles „mêmes, qui sont encore pures, et qui n' ont „pas reçû ces nouvelles doctrines seront sollici„tées par ce mauvais exemple."

„Mais non seulement votre dessein est per„nicieux, il est contraire à l'équité et à la justi„ce, puispue vous usurpes un droit, qui ne vous „appartient pas. Il n' est pas permis à votre Ma„jesté, ni à aucun Prince de donner des loix à „l'Eglise, ni d'entreprendre sur les choses sain„tes. C'est un droit, que Dieu a réservé au Sou„verain Pontife, autant, que sa condition mortelle „le peût permettre. C'est aux peuples à obéïr; „c'est à vous et aux autres Rois à proteger et „à défendre la religion. Nous avons des témoi„gnages de cette vérité dans les Ecritures; elle „y est encore confirmée par de terribles exem„ples."

La il lui représenta la mort d' Oza, pour avoir porté la main sur l'Arche du Seigneur, lui,

qui n' etoit ni pretre, ni Lévite; et la réprobation de Saul, pour avoir entrepris sur la charge du prophéte, en offrant lui-même le sacrifice. Enfin il le conjura de faire réflexion sur ce, qu'il avoit entrepris; de renoncer à son pernicieux dessein, et de prendre des résolutions dignes de sa naissance, de son rang, de sa maison, et de lui-même.

L'Empereur etoit convaincu par ce discours, et il ne savoit, que répondre pour colorer cette affaire. Mais il avoit une grande passion pour l' argent. Les Hérétiques le pressoient, de leur tenir la parole, qu'il leur avoit donnée; et il avoit une inclination trés-forte, quoique secrete, pour l'hérésie de Luther. Commendon ne l' ignoroit pas: aussi le pressoit il continuellement, excitant les Ambassadeurs des Princes de se joindre à lui dans une cause, qui etoit commune à tous les Catholiques. Le Pape Pie V. qui avoit beaucoup de Zéle et de vigueur pour maintenir les droits de l'Eglise, et qui n' etoit retenu par aucune consideration humaine, lorsqu'il s'agissoit de la réligion, avoit écrit des lettres au Lègat, par les quelles il lui ordonnoit, si l'Empereur s' obstinoit à exécuter son dessein, ou s'il cherchoit des détours, de dire la sainte Messe, de reciter ce texte de l'Evangile: „Si l'on ne vous reçois point, et „si l' on ne veut point entendre vos discours, sortes de la maison, ou de la ville, secoûës la poudre de vos pieds:“ et de sortir aprés cela de Vienne, d' emmener le Nonce avec lui, et de n' avoir plus aucune communication avec l' Empereur.

Commendon n'avoit pas encore perdu toute esperance, et il ne jugeoit pas à propos d' en venir à ces extrémités, qui auroient sans doute causé de grands troubles. Mais il dissimuloit les ordres, qu'il avoit recûs du Pape, et il se contentoit d'en faire donner des avois secrets à l' Empereur. Ainsi il passoit pour un homme modéré, qui ne pouvoit se résoudre à porter les choses à la rigueur; et il embarassoit l' esprit de ce Prince, qui savoit bien, qu'il avoit affaire à un souverain Pontife vigoureux et infléxible, qui se confioit en la justice de sa cause, et en la providence de Dieu, et qui n' avoit nul égard aux raisons humaines. L' Empereur persistoit pourtant, et il alloit tomber dans l' abime; mais Commendon fit tous ses efforts pour le rétenir, et le hasard fit réüssir fes soins.

Environ en ce temps-là l'on apprit la nouvelle de la mort de la Reine d' Espagne, femme de Philippe II., qui ne laissoit aucun enfant mâle. Il se répandit d' abord un bruit dans la Cour de Vienne, que le Roi d' Espagne devoit épouser la Princesse Anne, fille ainée de l' Empereur. Elle étoit fille d' une soeur de Philippe, et les loix defendoint ces mariages de l'Oncle avec la nieçe du Pape. Maximilien, qui avoit une fort grande famille, régardoit le Royaume d'Espagne comme l'héritage assuré d' un de ses enfans, si le Roi venoit a mourir. Sur cette espérance, et ces prétentions il avoit envoyé ses fils à la Cour du Roi d'Espagne, pour les y faire élever. Il tachoit de gagner l' amitié des Espagnols par ses services, et celle du Roi par mille témoignages d' attachement et de déférence; et il se lais-

soit flatter de ce bruit vague et incertain du mariage de sa fille.

Les Espagnols avoient alors une cruelle guerre dans les Païs-bas, contre des hérétiques rebelles, conduits et animés par le Prince d'Orange. Commendon se servit fort a propos de cette occasion. Il faisoit comprendre aux Espagnols, que la liberté, qu'on alloit accorder aux Luthériens, fortifioit le parti des rebelles des Pais-bas, et leur étoit d'une grande conséquence. Il avertissoit l'Empereur d'un autre coté, qu'il falloit menager l'Espagne pour lui et pour sa famille. Que c'étoit desobliger ce Prince, que de favoriser ses ennemis, et ceux de l'Eglise par une condescendance injuste, et par une profession presque ouverte de leur religion. Il animoit l'Ambassadeur du Roi d'Espagne, qui étoit natif des Pais-bas, et ennemi declaré du Prince d'Orange, et de son parti; et lui ayant fait connaitre, que le cours, qu'on donnoit aux nouvelles opinions, etoit d'un grand secours pour les rebelles, il l'obligea d'aller trouver Maximilien, et de lui dire de la part du Roi, son maitre, que la bonne volonté, qu'il avoit pour les Luthériens étoit trés desavantageuse à l'Espagne; que ce n'etoit point-là agir en bon frere, et que si ceux, qui devroient étre plus attachés à son maitre, trahissoient aux interets, il seroit contraint de prendre d'autres mesures. Il ajouta, par la sollicitation du Légat, que s'il n'avoit pas en cette occasion toute la considération, qu'il devoit avoir pour le Pape, il n'obtiendroit jamais la dispense néces-

saire pour le mariage de sa fille avec le Roi son maitre: ce, qui devoit lui etre plus considérable, que quelques promesses de ses sujets, et qu' une petite somme d'argent, qu'on lui offroit.

Ces raisons d'interet persuaderent l' Empereur beaucoup mieux, que celles de la justice et de la religion: et ce Prince, que ni les loix, ni l'equité, ni le devoir n' avoient pû toucher, abandonna son dessein; et ayant fait appeller Commendon, lui protesta, qu'il vouloit vivre dans l'obeïssance du Saint Siége. Ce, qui surprit les Hérétiques, qui se rájoûïssoient deja publiquement; et encouragea les Catholiques, qui avoient presque perdu toute espérance. Le Pape fut si content de cette nouvelle, qu'en la faisant savoir au Sacré Collége il fit un éloge du Lègat; et pria Dieu de vouloir lui donner pour successeur aprés sa mort ou Commendon, ou quelqu'un, qui lui ressemblât. Il lui écriroit des lettres trés-obligantes, ou il l'appelloit souvent son fils, avec beaucoup de tendresse, et le remercioit avec les termes les plus doux, et les plus honorables, qu'il put trouver, pour élever son merite extraordinaire.

9.

Maximilian I. und der Pater Dominicus Carmeliten-General in der Prager Schlacht.

Aus

dem Buche: La vie du Venerable Pere Dominique de Jesus-Maria, General des Carmes dechaussez.

Celebre par l'opinion universelle de sa saintété, et fameux par la memorable Victoire, comportée à Prague sur les Heretiques.

Composée en Latin par le R. P. Philippe de la tres-sainte Trinité, aussi General de Carmes dechaussez.

Et traduite en François par un Religieux du méme Ordre.

A Lion,
chez François Comba, rue Merciere, aux trois vertus.
M. DC. LXIX.
Avec Approvation, et Permission.

Libre cinquieme.

Le V. P, Dominique de Jesus-Maria Triomphant en Allemagne.

Avant-Propos.

Notre V. P. Dominique étant si brillant de l' eclat de toute sorte de vertus, ne pouvoit de-

meurer caché. Non seulement il en répandoit les beaux rayons parmy les Carmes Déchaussez, mais méme parmy les étrangers, tant Seculiers, que Religieux. Et non seulemeut il en éclaroit l' Italie, mais les Regions méme les plus éloignées du Monde Chretien. Ceux qui pouvoient joüir de sa presence, et de sa conversation, s' estimoient heureux, mais ceux, qui pouvoient joüir long tems de la familiarité d'un si saint homme, s' estimoient encore bien plus heureux. Et certes ce n' étoit pas sans raison, puis qu'ils sçavoient par leur propre experiance, que ce V. Pere leur servoit dans toute sorte de rencontres, et de consolation, lorsque leur ame etoit affligée, et d' interprete de la volonté de Dieu, lors qu'ils en étoient en quelque doute, et d' un Intercesseur tout-puissant envers sa divine Majesté, lors qu'ils avoient besoin d' en obtenir, quelque faveux. L' empereur Ferdinand II. fut l' un des Princes; qui lui furent le plus affectionnés, le grand Monarque ayant ete attaqué par les Heretiques, et dépouillé du royaume de Boheme, obtint par ses instantes prieres, jointes à celles du Duc de Baviere, N. V. P. Dominique, comme l' unique remede dc tant de maux, du Souverain Pontife Paul V. à qui ce Pere etoit si cher. Il passe done en Allemagne il se met à la tête de l' armée Catholique pour attaquer les Heretiques, il anime par sa persone, et par ses paroles les troupes fidelles, il combat les infidelles avec un courage trepide, et il triomphe glorieusement de les ennemis de Dieu, et de l'Empereur, vengeant pleinement les injures

atroces que ces scelerats avoient faites à la sainte vierge, ainsi que nous l'allons deduire plus au long dans ce livre.

Chapitre Premier.

Le Duc de Baviere, procure que le V. Pere Dominique aille en Allemagne.

Année 1613.

Maximilien, Duc de Baviere, ami de tous les hommes illustres en pieté, et en doctrine aimoit par dessus tous les autres N. V. P. Dominique, dant il avoit appris la saintéte et les prodiges par la voix publique de la renommée, et par les relations exactes, que D. J. Bapiste Crinelli, son resident à la Cour de Rome lui en avoit envoyées. Ce fut ce qui l'obligea de luy écrire plussieurs lettres pleines de bonté, et de témoignages d'affection: En effet nous avons déja vu qu'il lui écrioit, pour l'inviter tant à son nom, qu'au nom de sa femme, la bonne Princesse Elisabeth de Lorraine, d'aller en Allemagne pour sa consolation, et pour celle de son peuple.

II.

L'affection, et la respect que ce Prince portoit a N. P. Dominique venant en suite à s'augmenter, il lui representa dans d'autres lettres la necessité ou il se trouvoit. Il n'avoit point d'Enfans auxquels il pût laisser la succession de ses Etats, et qui poussent les maintenir dans la fidelité, ou il les avoit conservéz pour l'Eglise ro-

maine. Son Pere vivoit bien encore, mais il n' avoit point non plus d' autres Enfans. Si bien qu' il apprehendoit avec raison que ses Etats qui étoient si Catholiques, ne vinssent à tomber par droit d' heritage ou pouvoir du Comte Frederic Palatin du Rhin, qui avoit embrassé l' Heresie de Calvin. N. P. Dominique ayant recue les lettres, ou il lui temoignoit sa crainte, et le desir qu'il avoit quc notre Segneur lui fit la grace de remedier à ce malheur, eut recours a l' oraison, pria instamment N. Seigneur pour une si juste demande, et plein d' esperance, et de loi, répondit au Duc qu'il ne se mit point en peine, et qu'il ne seroit point frustré de son desir.

III. Année 1615.

Au mois de Novembre ce Duc s' etant trouvé engagé dans une affaire fort inportante, envoya un Courrier exprés à N. P. Dominique avec ordre de rapporter la reponse d'une lettre, dont il le chargea, et ou il remercioit le V. Pere de ce que par son intercession il avoit été gucry d' une dangereuse fluxion, qui lui tomboit sur un oeil, et qui au jugement des Medecins lui auroit fait perdre la veüe, si son cours eut continué.

IV. Année 1617.

Deux ans aprés ce meme Duc lui écrioit encore des letrres plus pressantes, par lesqueles il le conjuroit de vouloir aller en Allemagne, et dans lesquelles il lui apportoit plusieurs motifes tres-efficaces pour l' obliger de faire ce voyage. Et entre autres il lui representoit d' un côté qu'

etant, comme il l'etoit General de son Ordre, il ne dépendoit pas par consequent de la volonté d' aucun autre Superieur; et de l' autre qu'il étoit du dévoir de sa charge, qu'il visitat les Couvens qui étoient en Allemagne. Et pour l'y porter plus fortemént, et plus doucement tout ensemble, il lui offroit la fondation d'un nouveau Couvent dans sa Ville de Munich, où il tenoit la Cour. De sorte qu'il ne dependoit que de lui de faire une chose qui lui seroit tres-agreable, et qui seroit tres-avantageuse à son Ordre.

V.

C'étoit de cette sorte que le Duc de Baviere pressoit notre P. Dominique, mettant eu lui toute la consolation de son ame, et tout le secours de sa Maison, et se figurant qu'il pourroit avoir des enfans par son intercession, comme il voyoit que par le méme moyen son frere Albert en avoit eu. Mais N. P. Dominique lui repondit, qu'il etoit pret de satisfaire à sa volonté, mais qu'il falloit attendre jusqu'a ce que son Office de General étant expiré, il put obtenir du Pape la permission de partir; par ce que tant qu'il seroit General sa Sainteté jugeoit que sa presence étoit plus necessaire en Italie pour l'accroissement et pour le gouvernement de notre Congregation.

VI. Annèe 1619.

Il se presenta une nouvelle et trés importante raison, qui le poussa puissamment à l'attirer en Allemagne, qui ne fut autre que la cause commune de la Religion Catholique, qui y étoit en grand

peril. La guerre étoit alors allumée entre l'Empereur Ferdinand II. et le Comte Palatin du Rhin, pour le Royaume de Boheme, dont ce Comte avoit été nommé Roy par la deféction des Bohemiens, qui avoient lâchement abandonné le party de Ferdinand leur roi legitime; et deja ce nouveau Roi s'étant mis en possession de la ville de Pragues, joüissoit paisiblement de presque toutes les autres villes du royaume.

VII.

S'agissant donc en cette rencontre de la cause de Dieu, et de la Foy, puis que la fortune de tout l'Empire romain et de la foi catholique en Allemagne dependit du succez de cette guerre, et que ce nonveau roy heretique, fortifié et devenu plus puissant par la jonction de plusieurs autres Princes de méme creance, qui s'étoient liguez avec lui, aspiroit hautement à l'Empire: Delá vient que ce pieux Duc abandonnant ses interests particuliers, representa vivement au Pape l'interest de sa cause publique, et la necessité pressante de l'Empire par les lettres efficaces qu'il luy en ecrivoit, et par l'éloquence de son Resident.

VIII.

Il écrivoit encore d'autres lettres sur ce sujet au Cardinal Mellin, Protecteur de nôtre Congregation, afin qu'it prît en main, et qu'il avançât cette affaire. Il en écrivoit aussi a N. P. Dominique, afin qu'il n'y mit point d'obstacle, et qu'il applanit plutot les difficultés et rendit les choses

faciles aupres du Souverain pontife: car comme il sçavoit, que le Pape Paul V. étoit l'intime ami du V. Pere, il apprehendoit qu'il n' empechât son depart, pour n'etre pas privé de sa presence, et de la consolation qu'il en recevoit.

IX.

Voulant méme pousser cette affaire tout autant qu'il lui seroit possible, et en venir enfin à bout, il obtint de l' Empereur Ferdinand II. des lettres aussi pressantes que les siennes pour le Souveraiu Pontife, dans lesquelles il lui depeignoit, pour ainsi dire, avec de tres-vives couleurs les malheurs du temps, la necessité inevitable, qu'il y avoit de faire le guerre aux Heretiques, les calamités ou l'Empire romain étoit reduit, et le besoin extréme ou se trouvoit l'eglise; ce qu'il lui fit encore representer par son Ambassadeur, qui lui rendit ses lettres.

X.

Le Pape eut bien voulu satisfaire l'Empereur et le Duc de Baviere mais plusieurs choses lui faisoient trouver le départ de N. P. Dominique tres difficile pour ne pas dire absolument impossible. Il n'eut pas voulu que Rome en eut été privée, il n'eut pas voulu lui meme etre privé long temps de sa consolation, et enfin il craignoit pour son grand âge, et pour la foiblesse de son corps. C'est pourquoi il demeura en suspens là dessus, il posa les raisons qu'il y a pour l'un et pour l'autre de cet partis, et il recommanda à

notre Seigneur l'heureuse resolution qu'il lui falloit prendre.

Cependant comme les choses en étoient en ces termes à Rome, il s'èleva une nouvelle difficulté, qui retarda le depart de N. P. Dominique. Le Cardinal Borgia fut alors nommé par le Roy Catholique Vice-Roy du Royaume de Naples. Il y voulut mener le V. Pere, pour lui servir en méme temps de conseil, et de consolation. De sorte qu'il employa pour cela aupres du Pape ses supplications, et son credit. L'on en donna aussitot avis au Duc de Baviere, qui ne perdant point esperance, lors méme qn'il sembloit qu'il n' en falloit point conserver, surmonta heureusement toutes ces difficultes. toucha le coeur de sa Saintété, et convainquit enfin son esprit.

Chapitre II.

Notre V. P. Dominique est envoyé en Allemagne par le Pape.

I.

Le Pape persuadé par les raisons convaincantes du Duc de Baviere, et de l'Empereur, et forcé en quelque façon de concourir au bien commun, se resolut enfin d'envoyer N. P. Dominique en Allemagne, pourvu que la foiblesse de son corps, et les incommodités de sa vieillesse lui pussent permettre de souffrir les fatigues d'un si long voyage. Si bien qu'il crut qu'il le falloit consulter lui méme, et l'envoyer en suite, au cas qu'il y consentit.

II.

Notre P. Dominique ayant donc un jour eu Audiance pour traiter quelques affaires qui regardoient sa religion! des qu'il les eut expediées, comme il lui étoit tres-facile, puisque ce bon Pape ne lui pouvoit rien refuser, sa Saintété lui dit; Eh bien! P. Dominique, que ferons nous? car vous sçavez que le Duc de Baviere me fait beaucoup d'instances, afin que je vous envoye en ces pais-lá, me representant fortement l'importance de l'affaire, et quel secours extraordinaire votre presence y apportera à l'Eglise, et à la foi Catholique durant le temps de cette guerre des Catholiques contre les Heretiques.

III.

Le V. P. emporté d'une sainte ferveur, lui repondit, tres-saint Pere, que votre Saintété regarde ce qu'elle jugera le plus à propos. Pour moi je suis tout prest d' entreprendre tel voyage qu'il lui plaira, et je ne craindrai quoique ce soit pour lui obeir, et pour procurer la gloire de Dieu. Et la dessus prenant en ses mains le Crucifix qu'il portoit attaché contre la poitrine, il ajouta: Sçachez, saint Pere, que si votre Saintété m' y envoye, je combattrai moi méme avec ce Sauveur le crucifix entre les mains, et je ne cesserai d' exhorter l' armée des Catholiques à soutenir et pousser genereusement la cause de notre Seigneur contre ces rebelles deserteurs de l'eglise. Enfin il dit encore ces paroles: Lorsqu'il faudra combâtre, je prendrai un cheval, j'irai de rang en rang

par toute l'armée pour animer les soldats; et les heretiques qui me verront, s'écrieront contre moi; Quel Demon est venu dans l'armée imperiale?

IV.

Le Pape admirant une telle promesse, et ce haut dessein dans un homme sexagenaire, et accablé d'infirmitez, et tout ensemble l'ardeur de sa foi, resolut enfin avec le Cardinal Mellin, Protecteur de l'ordre, d'envoyer le V. P. en Allemagne pour satisfaire ainsi à la pieuse demande que le Duc de Baviere lui en avoit faite, preferant sagement la necessité publique de l'Eglise à sa consolation particuliere.

V.

Des que la resolution du Pape, et le dessein de N. P. Dominique furent connus dans la cour de Rome, plusieurs Cardinaux tacherent de les traverser par divers moyens: Et comme ils avoient mis entre ses mains tous leurs interests et la direction de leurs consciences, et qu'ils ne vouloient pas être privez de son secours, ils ſirent tous leurs efforts pour empecher son départ de Rome. Mais il n' y eut point d'appel de l'efficace volonté de Dieu, et de la derniere et absolûe resolution du Vicaire de Jesus-Christ. Si bien qu'il commença à se preparer pour son voyage.

VI. Année 1620.

Il avoit déja tenu le sixieme Chapitre General de notre Congregation, ou il avoit eu pour son Successeur en l'office de General le R. P,

Mathias de S· François, et ou il avoit été éleu lui méme premier Definiteur General. De sorte que s'etant dechargé de ce grand fardeau du Gouvernement, il se prepara avec plus de liberté à sa future expedition.

VII.

Le Pape voulut pourtant auparavant donner quelque satisfaction au Cardinal Borgia Vice-Roy de Naples. Il lui envoya N. P. Dominique à Gaette pour lui dire adieu avant que de partir, et pour lui promettre au nom de sa Saintété, qu'il le viendroit reuoir bien-tot à son retour d' Allemagne.

VIII.

Au reste N. Seigneur voulant faire voir que la Mission de N. V. P. Dominique, lui étoit agreable, se voulut servir de lui, comme d' un instrument de sa vertu. Peu autant son départ de Rome une religieuse du Monastere de S. Sylvestre au champ de Mars appellée Soeur Colombe Tronchia, étoit au lit malade depuis six mois, ayant un bras entierement perclus, et plus retiré et racourcy de quatre doigts que l'autre, et la main etroitement serrée. N. P. Dominique fut appelle pour la voir, la benit avec le signe de la Croix, et lui commenda de n'y employer plus aucun remede: Et dés ce moment elle commença à se trouver mieux, et peu de jours aprés elle fut parfaitement guerie.

IX.

Le bon Duc de Baviere ayant appris que le Pape lui avoit accordé N. P. Dominique, lui en écrivit plein de joye des lettres de remerciment; commenda à son Resident d'aller baiser de sa part les pieds à sa Saintété, et de lui aller offrir en signe d'affection et de gratitude sa personne et tout ce qui étoit à lui; et songeant avec plaisir à la venuë de N. P. Dominique, il disposa toutes les choses necessaires pour le faire conduire et recevoir dans ses Etats.

X.

Le temps du depart approchoit, lorsque le V. Pere fut trouver le Pape, tant pour prendre congé de sa Saintéte, que pour recevoir de sa bouche les instructions de ce qu'il avoit à faire. Le Pape le recut fort humainement, lui donna toutes les marques imaginables de sa bienveillance, lui temoigna le regret qu'il avoit de son absence, lui accorda plusieurs faveurs, lui confera le pouvoir d'appliquer les indulgences et les benedictions de S. Charles à toutes les Medailles qu'il distribuoit de sa main, tant en chemin, que dans l'armée, aussi bien que celui d'absoudre de l'heresie. et de donner la benediction Apostolique à tous les Catholiques, qui perdroient la vie dans le combat, ou qui mourroient autrement dans l'armée. Il lui ordonna qu'à son retour d'Allemagne il s'en allat passer par la Flandre, pour y visiter en son nom la Serenissime Infante Isabelle Claire Eugenia, et de là par la France, pour

y parler de sa part au Roi tres-Chrestien Loüys XIII. Et enfin aprés lui avoir donné sa benediction avec une entreme bonté, il lui donna son congé, et lui recommenda de s'en retourner le plus promptement qu'il pourroit.

XI. Année 1620.

N. V. P. Dominique partit donc de Rome le 17me du mois de Juin, laissant à tout le monde un grand desir de son retour. Il eut pour compagnons de son voyage le P. Pierre de la Mere de Dieu son Confesseur et Secretaire, et le F. Anastase de S. François, conuers natif de Genes, et Dom Jean-Ange Criuelli, fils du Resident de Baviere, qui par le commandement du Duc et de son pere, conduisit le V. P. et ses Compagnons en Allemagne avec beaucoup de respect, et de soin.

Chapitre III.

Notre V. pere Dominique arrive en Baviere et se rend aussi tot à l'Armée.

I.

Nous serions trop longs, si nous voulions suivre N. V. P. Dominique par toutes les Villes, par tous les bourgs par ou il passe, et si nous voulions décrire le concours des Peuples, et les applaudissemens qu'il receut par tout; les prodiges qu'il fit en la guerison des malades, et en la delivrance des possedez; et si nous voulions enfin representer tous les actes de vertu qu'il pratique, quand ce ne seroit même que les Heroïques, et

particulierement ceux de patience et de conformite à la volonté de Dieu. Nous pouvons inferer, de ce qui lui étoit arrivé dans les autres voyages, ce qui lui arriva en celui-ci touchant les choses de cette nature. C'est pourquoi nous ne ferons que l'accompagner, sans nous arreter, ny dans l'Italie, ny dans les etats de plusieurs autres Princes, ou il ne fit que passer.

II.

Ayant donc traversé l'Italie jusques à ses derniers confins, et passé au de lá des Alpes il entra dans le Comté de Tyrol, et vint à Inspruc, ou il trouva Dom Laurens Petrancoli, envoié par le Duc de Baviere, qui le receut de sa part avec toute sorte de respect, pour le conduire dans ses Etats.

III.

Il fut méné de la à Munich, qui en est la Capitale, et quoique le Duc et la Duchesse en fussent absens, il ny fut pourtant pas privé d'une fort honorable reception. Tant s'en faut son entrée y fut celebrëe par un concours étrange du Peuple, et avec des honneurs, et des magnificences incroyables. Mais parceque la necessité de la guerre, qui s'alloit faire, pressoit extrémement, à peine se fut-il délassé tant soit peu des fatigues du chemin, qu'il alla trouver le Duc, qui étoit aux derniers confins de la Baviere.

IV.

Etant party de Munich, il arriva à Scharding le 20. de Juillet, jour consacré à notre grand

Fondateur et Patriarche S. Elie, animé contre les Heretiques du méme Zele, que cet admirable Prophete, dont il étoit l'heritier, temoigna pour la gloire de Dieu, et pour l'extermination des Impies. Il y trouva le Duc occupé aux affaires de la guerre, et à donner les ordres pour la faire bien reûssir. Il n'est pas croyable avec quel respect, avec quelle affection, et avee quel transport de joye ce Prince pieux accuëillit N. V. P. Dominique, qu'il avoit si long temps et si passionément desiré, dont il avoit obtenu la venuë par tant de soins, et de diligences, qui lui avoit enfin été améné avec tant de peines et de travaux, et qu'il consideroit comme l'Ange de Dieu, comme l'Interprete de la volonté divine, et comme l'unique consolation de son ame.

V.

Ils emploierent quelques jours à se donner des marques reciproques d'affection, et de bienveillance, et à s'entretenir de celestes discours, apres lesquels ils commencerent à traiter d'affaires. Le Duc lui découvrit les resolutions les plus secrettes du conseil de guerre, et N. P. Dominique l'anima à les executer, l'exhorta à combattre contre les Heretiques rebelles, et lui en promit plus d'une fois la victoire de la part de Dieu.

VI.

Cependant que le Duc de Baviere faisoit marcher à l'armée imperiale les troupes Auxiliaires que les Princes Confederez avoient levées, N. P. Dominique plein de foi, et d'esperance, et embrasé

comme un autre Elie du zele de la gloire de Dieu, ne cessoit de lui recommander, aussi bien qu'a la sainte Vierge, par les prieres, et par les Sacrifices qu'il leur offroit continuellement, l'heureux succez de cette guerre, et de donner aux Soldats qui alloient à l'Armée de celestes instructions, de leur representer le juste sujet qu'ils avoient de combattre vaillamment pour le S. Siege, et pour leur Prince, et de les encourager par la promesse d'une victoire asseurée.

VII.

Le Duc en suite avec N. P. Dominique devant partir de Scharding, et prendre leur marche vers la ville de Riet, fut dire adieu à la Duchesse sa femme. Cette Princesse extremement affligée de l'absence de son mary, flotant entre l'esperance, et la crainte par les divers évenemens qu'elle sçavoit qu'a ordinairement la guerre, sentit un cruel redoublement de douleur, et ne pût s'empecher de fondre en larmes à cette dure separation. N. V. P. Dominique la consola dans son affliction, et lui confirmant l'esperance qu'il lui avoit donnée: Que Vostre Altesse, lui dit-il, ne perde pas courage, et qu'elle se console aujourd'hui. Je vous promets, (Madame) de toute certitude de vous r'amener Monseigneur le Duc vostre mari en bonne santé, et ce qui est bien davantage, victorieux, et triomphant. Sçachez que plusieurs villes le recevront sans resistance dés qu'il paroistra, et qu'elles viendront porter les clefs de leurs forteresses entre ses mains victorieuses.

VIII.

Comme la Duchesse connoissoit la Saintété de N. V. P. Dominique, elle resta fort consolée et fort encouragée par ses paroles. De sorte que s'appuyant sur ses promesses, comme lui estant faites de la part de Dieu, elle reprit sa premiere serenitté d'esprit, et ayant receu sa benediction, elle s'en retourna à Munich, tandis que le Duc asseuré de la compagnie et de la presence de N. P. Dominique, se rendit à l'Armée le 15. du mesme mois de Juillet.

Chapitre IV.

N. V. P. Dominique benit l'Etendart du Duc de Baviere, apprend du Ciel le succez de le guerre, et persuade la Bataille.

I.

L'Armée des Bavarois étoit campée auy environs de Preskhirch, qui s'etoit renduë volontairement. Comme le Duc y fut arrivé avec N. P. Dominique, il voulut que l'Etendart general de l'Armée fut beni par le V. P. Mais comme cette ville étoit infectée de l'heresie de Luther, et que l'Eglise avoit été profanée par un culte sacrilege, par consequent n'étoit pas propre a y dire la sainte Messe; l'on dressa pour la premiere fois un Autel portatif hors des murs, sur lequel N. P. Dominique la celebra le premier jour d'Aoust, avec beaucoup de solemnité, en presence du Duc de Baviere, et des autres Seigneurs et Capitaines de l'Armée.

II.

Le Messe étant achevée, l'on presenta à benir à N. P. Dominique l'Etendart du Generalissime; c'étoit le nom que l'on donnoit au Duc de Baviere, à cause qu'il presidoit sur les autres generaux de l'une et de l'autre Armée, celle des imperiaux et celle des princes confederez: Cet Etendart étoit magnifique, et n'avoit été fait que pour cette seule expedition. Il avoit d'un coté, l'image de la sainte Vierge, representée fort à propos pour une pareille rencontre, avec ces paroles: Terrible comme une Armée rangée en bataille; Terribilis ut castrorum acies ordinata. Et de l'autre côté les tres doux noms de Jesus, et de Marie, écrits en gros, mais en fort peu de Caracteres, comme l'on à accoutumé de le figurer, et couronnez châcun d'une croix en cette maniere.

✠ IHS. ✠ MRA,

Et sur se meme côté l'on avoit écrit, pour devise, cette sentence de l'Ecriture. Da mihi virtutem contra hostes tuos: Donnez moi force contre vos ennemis. L'Armée Catholique voulant faire voir par là qu'elle reconoissoit Jesus pour son Mars, et Marie pour sa Belonne, desquels seuls elle attendoit la victoire. C'est pourquoi aussi tout le monde tâchoit dans cette Armée de se rendre la sainte Vierge favorable, à l'exemple de N. P. Dominique, en lui disant ces belles paroles, que l'Eglise lui chante: Gaude, Maria Virgo, cunctas haereses sola interemisti in

universo mundo: Rejouissez vous Vierge Marie, vous seule avez defait et étouffé par tout le monde toutes les heresies.

III.

Lorsque l'Etendart fut beni, le Duc de Baviere Generallissime de l'Armée le donna à un de ses Pages, pour le porter immediatement devant lui, afin d'avoir toujours devant les yeux sa chere Protectrice Marie, dont la veüe adoucissoit tous le soins militaires, qu'il étoit obligé de prendre, et augmentoit dans son coeur l'esperance de la victoire.

IV.

L'Armée s'avança en suite du côté de la haute Austriche, et elle n'y fut pas plutot entrée, qu'elle y assoupit tous les troubles que les Heretiques y avoient excitez, arreta la rebellion ou ils avoient porté cette Province, et prit sans aucune resistance effusion de sang la ville de Veltz, celle de Lintz et toutes les autres qui en étoient voisines. Apres cela elle fit alte quelque temps dans cette Province, qui avoit été troublée par la malice des Heretiques, pour lui donner le moyen de se remettre dans sa premiere tranquilité, et de demeurer paisiblement soumise à son Prince legitime.

V.

Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, N, P. Dominique ayant celebré cette Fête avec une ferveur merveilleuse, y fut ravi en extese. Et

pendant ce ravissement, qui dura fort long temps, la victoire de Prague ne lui fut pas seulemenl revelée quant à la substance, comme il lui étoit arrivé autre fois, mais meme selon ses circonstances. Il avoit deja eu revelation de cette victoire, lorsqu'il étoit à Rome; car délors il en parloit comme d'une chose asseurée, ainsi que nous l'avons tres-souvent oüi de sa propre bouche; il l'apprit encore par la méme voye, lorsqu'il benit l'Etendart du Duc de Baviere; Mais dans cette rencontre il en sçeut presque toutes les particularitez par une lumiere du ciel, beaucoup plus claire et plus universelle.

VI.

Et afin que ce V. P. fut lui meme l'Autheur de cette miraculeuse victoire, sous les favorables auspices de son Dieu et de la tres sainte Vierge; il lui fut revelé en cette meme extase tout ce qu'il falloit faire pour conduire l'Armée à une si heureuse fin: c'est pourquoi délors il ne cessa de persuader au Duc de Baviere, qu'il falloit aller chercher l'Armée ennemie, lui livrer la bataille; et terminer tout d'un coup ce grand different par un combat, de l'evenement duquel toutes choses dependoient absolument, quoique les generaux Catholiques, le Comte de Buquoy, le Comte de Tampier, et autres Capitaines de l'Armée fussent d'un sentiment contraire, ne voulant exposer les choses à un si perilleux hazard.

VII.

Mais comme l'Empereur et le Duc de Baviere deferoient plus aux paroles de N. P. Dominique,

qu'à l'experience des Chefs de l'armée, qu'à toutes les raisons humaines, et qu' au jugement de tout le reste du monde, l'on travailla aussi-tot avec tout le soin et toute la diligence possible à la jonction des deux Armées, qui étoient celle des imperiaux, et celle des Confederez; afin que toutes les forces de l'Empire étant unies ensemble, l'on put combatre plus vigoureusement les ennemis, sibien que suivant le conseil du V. P. les troupes des Confederez commençant à filer, et s'avançant toujours plus prés des ennemis, elles cherchoient le moyen de se joindre aux Imperiaux.

VIII.

L'Empereur étoit à Vienne, et N. P. Deminique n'en étoit pas fort eloigné, puisqu'il étoit dans la meme Province d'Austriche, de sorte que comme l'empereur avoit obtenu du Pape, que le V. P. l'iroit voir pour sa consolation, lorsqu'il auroit donné satisfaction au Duc Baviere; il lui écrivoit une lettre plein de tendresse, et d' affection, par laquelle il se recommandoit à ses prieres, et l'invitoit à le venir voir a Vienne. Le Pere lut la lettre de l'Empereur, apprit le desir qu'il avoit de la bouche du General Tampier, qui avoit été deputé vers l'Empereur par le Duc de Baviere, pour l'instruire de l'état des choses, et il lui repondit: vous direz à l'Empereur que presentement nous sommes occupez à avancer la cause de Dieu et la sienne, et à fair déposer le faux et sacrilege Roi de Bohëme, et qu' aprés la victoire j'iray trouver sa Majeste imperiale pour lui obeïr, et lui rendre mes respects.

IX.

L'Armée des Confederez s'arrêta quinze jours à Lintst, tandis que l'on appreta toutes les choses necessaires pour la continuer et pousser au bout. Cependant N. P. Dominlque ne s'y occupa pas seulement en la vie contemplative, mais aprés qu'il avoit dit la sainte Messe, et fait son oraison ordinaire, il s'y emploioit à administrer les Sacremens, à ouir les confessions, à distribuer aux Soldats des Croix et medailles benites, et à donner le scapulaire de N. Dame du Mont Carmel, et il en donna une si grand quantité, qu'il falut que par les ordres de la Duchesse, l'on en fit plusieurs milliers á Munich, que l'on apporta ensuite à l'armée. Le premier qui prit ce saint habit fut le Duc de Baviere lui méme, suivi de tous les Princes, et Chefs de l'armée, et d'une multitude presque infinie des soldats.

X.

L' Armée ayänt ensuite repris sa marche, s'avança jusqu' à Oberdorf sur les frontieres de la Boheme, Bourg demi brulé et entierement ruiné. La veille de la Nativité de N. Dame, après que la messe fut dite, on donna advis, que le feu s'etant pris à de petites maisons et Chauminés faites de bois et de paille, avoit excité un grand embrasement, dont les flammes etant poussées par le vent, menaçoient toute l'armée, de sorte qu'il fallut, que les soldats s'eloignassent du poste qu' ils occupoient, pour éviter le peril qui le menaçoit. N. V. P. Dominique accourut au lieu de l' Incendie, tenant son Crucifix entre ses mains,

conjura les tourbillons du feu, qui etoient portez par la violeuce du vent, et aussitot la flamme diminua, et l'embrasement s'éteignit.

XI.

Cependant le V. P. reçevoit du Ciel tant d' assurances de la future victoire qu'il ne pouvoit s'empecher de presser les Chefs de l'armée confederée, par des persuasions qui paroissoient en quelque façon importunes, à chercher de joindre l' Armée imperiale, et à donner la Bataille aux ennemis. C'est pourquoi ils font toutes les diligences possibles pour trouver l'armée de l'empereur, et enfin ils la rencontrent dans le Roiaume de Boheme le neuviéme de Septembre. Les Chefs, et les Soldats des Troupes confederées n'eurent pas plutot découvert l'Etendart de l' Empire, qu' ils en furent saisis de joye et comblés de satisfaction. Il étoit fait d'une étoffe tres-riche, portant d'un coté une devote figure de Jesus-Christ crucifié avec cette Inscription: Exurge Domine, et judica causam tuam; c'est à dire, Levez vous Seigneur, et jugez vous méme votre propre cause. Et ayant de l'autre côté l'image de la Saint Vierge, avec le mot pour devise: Monstra te esse matrem; montrez vous que vous etes notre Mére. Mais la joye qu'en eut N. P. Dominique fut bien plus grand encore, et n'est presque pas concevable, tant à cause de l'union des deux armées Catholiques, par laquelle il esperoit de voir bientot les ennemis defaits, que par la veuê de l' Enseigne imperiale, remarquable par les figures de Jesus et de Marie, par la faveur de qu'il se confioit

que l'on remporteroit infailliblement une glorieuse victoire.

Chapitre V.

Notre V. P. Dominique trouve une image de la sainte Vierge prophanée par les Heretiques, qui fut en suite la cause de la victoire.

I.

Apres l'union des deux Armées N. V. P. Dominique presse encore plus fortement les Capitaines et les Generaux de l'une et de l'autre, et sur tout le Generalissime, qui étoit le Duc de Baviere, d'affronter l' heretique ennemy. Il les anime tous par une devote Predication qu'il leur fait, et en suite il recommande à Dieu, et à la sainte Vierge, avec beaucoup de larmes que sa pieté lui faisoit verser l'heureux succez de cette guerre. Il est vrai qu' encore que les Chefs des deux Armées se laissassent principalement guider en cela par la celeste conduité du V. Pere, ils ne laissoient pourtant pas d'avoir des raisons humaines, qui les portoieut à ne pas differer le combat, car d'un côté les deux Armées ne pouvoient pas demeurer long temps unies, le païs n'étant pas capable de fournir ce qui étoit necessaire à la subsistance d'une si nombreuse multitude de Soldats, et n'y ayant point de seureté de les diviser dans les terres des ennemis, et d'ailleurs ne pouvant pas faire venir des munitions de l' Austriche ou de la Boheme, étant aussi éloignez qu'ils l'etoient du Danube: Et d'autre part les Troupes étoient alors si echauffées à don-

ner sur les ennemis, qu' elles sembloient ne respirer que le combat, et il étoit à craindre que si on laissoit ralentir cette premiere chaleur, elles ne vinssent à se debander.

II.

Les Chefs vouloient marcher droit à Prague, Cour du Roiaume de Bohëme, mais les Villes de Piska, et de Piltsna, gardées par les ennemis, leur en empechoient le passage, et leur en defendoient les approches. L'on tint là dessus Conseil de guerre, ou l'on resolut bien d'avancer, mais l'on trouva bon aussi de ne point laisser d'ennemy derriere, si bien que l'on assiegea Piska. Il y avoit en garnison quinze cens Soldats, qui étoient des desesperez, et le Maitre de l'artillerie vint avertir N. P. Dominique, qu'a peine pouroit-on la prendre dans cinq jours: A quoi le V. P. repondit: Je vous engage ma parole que cette Ville sera en notre pouvoir devant mydi. Le Maitre de l'artillerie ne put ajouter foy à un si prompt et si heureux succez du siege, mais à deux heures de là, l'evennement lui fit voir, que la prediction du V. P. avoit été veritable.

III.

Tandis que N. Dominique étoit à Piska, il rencontra un jour le Comte de Marcossan, abandonné des Medecins, et presque mourant qu'on portoit dans une litiere; le V. Pere pria pour lui. et en lui donnant sa benediction, il lui dit: Vous ne mourrez pas pour cette fois, ny de cette maladie. Changez de vie, et si vous ne le faites, as-

seurez vous que Dieu vous delaissera, et que vous mourez bien tot. Lévenement confirne la verité de cette prediction, car dés-lors il commença à se mieux porter, et en suite il reprit tout à fait sa santé, mais six mois apres il fut tué en duel.

IV.

Il predit et donna aussi la santé à un certain Cavalier de l'armée de l'Empereur, qui avoit été grievement blessé d'un coup de mousquet. J'ay sçeu la chose du R, P. Jean de saint Gabriel Deffiniteur Provincial de la Province de Piémont, qui l'avoit oüy souvent raconter à ce méme Cavalier, à qui il etoit tres-familier, et dont il oüit la derniere Confession, lors qu'il étoit au lit de la mort, â l'aquelle en suite il l'assista. Ce Soldat appellé Dominique Pozzo, natif de la Ville d'Asti en Piemont, à l'âge de seize ans quitta son Païs pour chercher la guerre en quelque part; et ayant appris que l'Empereur Ferdinand II. l'avoit déclarée aux Heretiques, il se rendit à son Armée, où ayant éé reçeu parmy ses Cavaliers, il fut blessé dans un combat de la maniere, que nous venons de dire. Etant donc alors dans une grand apprehension de son salut, il fut mené par ses camerades à notre Pere Dominique, qui étoit alors dans l' Armée, et qui lui dit dés qu'il le voyoit: Mon cher frere: ne creignez point, vous serez bientot guery, et vous ne mourrez point hors de votre Patrie, ny par cette accident, ny par aucun autre. En suite dequoy ayant fait le signe de la Croix sur lui avec son Crucifix, il lui rendit soudainement la santé.

Le guerre étant finie ce Soldat s'en retourna á Asti, oú il nous fut tres-affectioné, et pour témoigner la reconnoissance qu'il avoit de ce bienfait de N. P. Dominique, il faisoit gloire de raconter la prediction dn V. P. verifiée en sa personne, et la grace de la santé qu'il en avoit receuë.

V.

Apres la prise de Piska l'Armée victorieuse s'y rafraischit durant trois jours. L'on celebra en suite solemnellement la fete de saint Mathieu avec un appareil guerrier. Le lendemain l'on mit le feu aux Huttes des Soldats, et aussitot apres l'on se remit en campagne pour chercher les ennemis. A la vcuë de l'Armée Catholique, les Heretiques firent peu à peu une espece de feinte retraite, à dessein de gagner les lieux les plus forts, et les Postes les plus avantageux, pour y pouvoir combatre avec plus de seureté. L'on ne laisse pourtant pas de dire dans l'armée imperiale, qu'ils fuyent le combat pour donner plus de courage aux Troupes qui la composent. Cependant les Catholiques sont toujours à leurs trousses, et ne cessent de les pour suivre, jusqu'a ce qu' au commemement du mois d'Octobre ils arrivent devant Piltsna *) place forte, et pourveuë d'une grosse, et bonne garnison d'ennemis.

VI.

Les Troupes de l'Empereur se camperent devant cette Place, et celles des Confederez non loin

---

*) Pilsen en Allemand.

de là devant le Château de Strakonitz, petit à la verité, mais beau, baty au milieu des Collines, et sur le bord d'un Lac. Les Heretiques avoient pillé cette belle Maison, avoient violé tout ce qu' ils y avoient trouvé de plus sacré, y avoient brulé, déchiré, et prophané d'une étrange maniere les saintes images, en un mot, l'on y apperce voit par tout des marques sanglantes de la cruauté de la guerre, et de la rage de l'heresie.

VII.

Le dixiéme jour d'Octobre N. P. Dominique poussé d'une sainte curiosité, ou pour dire mieux, d'une inspiration particuliere de Dieu, s'en alla visiter ce Chastau. Il y rencontra en un monseau quantité de choses brisées, il s'en approcha pour voir ce que c'etoit, il y découvrit de pieces de quelques tableaux, qui paroissoient avoir été d'un saint Hierôme, et d'une sainte Magdeleine: Et enfin il y trouve un tableau tout entier environ de la largueur d'un pied et demy, peint sur du Plâtre, dépoüillé de tous ses ornemens, et tout convert d' ordure, et de poussiere.

VIII.

Il le retira du milieu de ce débris, et l'ayant pris avec respect, il en secoüa la poussiere, et apres l'avoir netoyé de toutes ces saletez, venant à le considerer, il vid que c'étoit une image qui representoit le mystere de la Nativité de Jesus-Christ. Car il y avoit un petit Jesus couché dans une creche, et la sainte Vierge, sa divine Mere, qui adoroit à genoux, et les mains jointes l'Enfant

nouveau-né. Derriere la Vierge son epoux S. Joseph paroissoit de bout, et à coté l'on voyoit deux Pasteurs devant l'Enfant, qui sembloient le considerer.

IX.

Tandis que le V. P. regardoit attentivement cette image, il remarque qu' outre le commun sacrilege que les heretiques impies avoient commis en la prophanation des choses sacrées, ils avoient encore commis un horrible crime, et une grande impieté contre cette saint image, car quelque soldat scelerat d'une main sacrilege et maudite avoit percé et arracheé les yeux à la sainte Vierge, à S. Joseph, et aux Pasteurs, avec la pointe d'un poignard, ainsi que le V. P. l'apprit par revelation. Et je ne sçay par quel motif ce malheureux, qui avoit été si cruel envers la Mere, avoit neanmoins épargné le divin Enfant Jesus. Notre Seigneur sans doute le permit de la sorte, pour montrer qu' il avoit vu l'horrible sacrilege, qui avoit été commis contre sa tres-sainte Mere, contre son pere putatif S. Joseph, et contre ses bienheureux Pasteurs, qui avoient été presens à sa nativité, et qui en avoient été les adorateurs, pour le venger en suite en la memorable victoire de Prague, tant sur la personne de ce lui qui l'avoit commis, que sur toute la secte des heretiques.

X.

Le V. P. outré jusqu'au fond du coeur par la veue d'un si grand crime, fut saisi d'une si vive douleur, et d'une horreur si extraordinaire, qu'il

fendit tout en l'armes, et pouſsa de son coeur affligé mille soupirs, et mille gemiſsemens. Il conjura en suite N. Seigneur, de vouloir honorer sa sainte mere en cette image à la confusion des heretiques, et sur le champ il fit lui méme un voeu genereux, de faire tout ce qu'il lui seroit possible pour l'honneur et pour la gloire de cette sainte image.

XI.

A peine eut il fait ce voeu, qu'eclairé d'une nouvelle lumiere, il sentit croitre dons son ame l'asseurance de la victoire; de sorte que dez ce moment il n'en put plus avoir le moindre doute. Remettant alors ce tableau entre les mains de son Compagnon et Confesseur, il lui dit par un esprit prophetique: Tenez, mon Pere, sçachez que cette image fera de grandes merveilles, et qu'elle sera honorée de tout le monde avec beaucoup de respect. Il la montra en suite au Duc de Baviere, et aux principaux Chefs de l'Armée, et il les exhorta avec beaucoup plus de chaleur qu'il navoit fait auparavant, à venger une injure si execrable, leur promettant de toute certitude, que par le moyen de cette sainte Vierge, et de son bien aymé fils, ils remporteroient la victoire. Aprés quoi ayant couvert cette venerable image d'un voile precieux, il la porta toujours depuis avec soy.

XII.

La tres-sainte Vierge voulant confirmer la devotion de N. P. Dominique, et rendre sa confiance bien fondée par quelques prodiges visibles,

le preserva des embûches que lui dresserent quelques mal-intentionnez, qui voyant les grosses aumones qu'il donnoit aux necessiteux, firent dessein de lui enlever son argent, tandis qu'il ne s'en defioit point. En protegeant aussi le Duc de Baviere, qui étant à Giditz, évita d'une maniere miraculeuse la fureur de quatre mille Hongrois, qui y firent une irruption. N. P. Dominique ayant été toute la nuit en oraison pour lui, devant cette sainte image de la Vierge.

XIII.

Le septiéme jour de Novembre, qui preceda celuy de la Bataille, N. P. Dominique, qui en attendoit l'heure avec une sainte impatience, fut encore saisi d'une joye inexplicable et d'une forte esperance da la victoire, qui lui avoit été si souvent promise; et il ne cessa de recommander à N. Seigneur, par de nouvelles prieres et par de nouveaux voeux une chose, qui devoit être si avantageuse à la foi Catholique. Dieu voulut enfin lui confirmer, non seulement par des promesses, mais par une representation merveilleuse, le combat que les deux armées ennemies se dévoient livrer, et la victoire que la catholique devoit glorieusement remporter, et dont le temps approchoit fort, puisque le lendemain, jour de l'octave de tous les Saints, la Bataille generale devoit étre donnée, ainsi qu'il luy fut revelê.

XIV.

Durant la nuit qui preceda ce jour plein de bon-heur, et de joie, N. P. Dominique vid se

former depuis le ciel jusqu' en terre un chemin pareil à la voye de laict, qui se voit au ciel. Il vid en suite descendre par ce chemin plussieurs nombreuses troupes d' Anges, qui paroissoient sous des formes humaines, armez d'armes tres-èclaltantes, qui gardoient admirablement bien leurs rangs, et ne faisoient pas un pas hors de leurs lignes, et qui se mirent au front de l'armeé catholique. Ces troupes de celestes esprits étoient merveilleusement belles, mais au reste tres formidables. Or tandis que N. P. Dominique consideroit avec admiration la pompe guerriere de ce miraculeux renfort du ciel, il apperçoit tout á coup que le combat se commence, que les Anges triomphent, que plussieurs milliers d'heretiques perissent, et que tous les Saints contribuent à la victoire par leurs intercessions.

XV.

Cette méme nuit le V. P. parle au Duc avec une eloquence toute divine, et lui dit en termes clairs et exprez. Demain la Bataille generale se donnera, et les Catholiques remporteront une glorieuse victoire sur les heretiques. Mais afin que ce grand évenement soit plus agreable à Dieu, et de plus grand merite à votre Altesse, vous devez l'ordonner á la plus grande gloire de sa divine Majestê et á l'execution de notre sainte Roy. Il lui persuade outre cela de prendre auparavant toutes les mesures, et toutes les precautions necessaires, et pour le combat et pour la bonne disposition de son ame, et qu'il execute de cette sorte

les fonctions d'un Capitaine, vrayment chrêtien. Il l'exhorte à mettre toute sa confiance en Dieu, et en la sainte Vierge, il l'anime à combattre vaillamment pour la gloire de Dieu, pour la foy Catholique, et pour sa Majesté imperiale; et enfin il lui reitere les promesses qu'il lui avoit déja faites, d'une victoire infaillible et d'un glorieux triomphe.

Chapitre VI.

La Bataille est donnée par les persuasions de N. V. P. Dominique, et les Catholiques remportent miraculeusement la victoire.

I.

Année 1620.

Enfin ce jour si desiré, et si long temps attendu, commençoit à peine à poindre, lorsque l'Armée Catholique allant aprés celle de l'ennemi, à Enseignes deployées, arriva à un village jusques où s'étendoit l'arriere garde des Rebelles. Des que les troupes ennemies eurent été découvertes par celles de Tylly, elles commencerent à se retirer; et alors le Duc de Baviere commande à l'Armée Catholique de s'avancer jusques à la Plaine, qui est au de là de ce lieu, et de leur presenter la Bataille.

II.

Le Comte de la tour, et le Prince d'Anhalt Generaux de l'Armée ennemie, avoient choisi pour l'assiete de leur camp la Plaine du Mont-

blanc *) ainsi nommée à cause d'une eminence, qui s'y trouve, et des pierres blanches que l'on en tire. Cette Plaine est de ſort grande étenduë, et fort propre à donner Bataille. Elle a la ville de Prague au Septentrion, et descendant rudement des trois autres cotéz, elle regarde le fleuve de celui du Levant, et de celui du couchant le Jardin ou Parc royal de l'Etoile, ainsi nommé à cause de sa figure. Si bien que l'Armée Catholique n'y pouvoit entrer que du coté du midy, par où la montée est tres-rude, et tres-difficile. L'Armée des Heretiques étant rangée en bataille sur cette Plaine, attendoit de pied ſerme comme dans un poste tres-avantageux, celle des Catholiques, qui sembloit n'y pouvoir monter sans temerité; Mais s'étant saisie du pont, qui est sur le fleuve, et y trouvant le passage libre, elle s'avança vers les ennemis, qui de leur côté par l'envie, qu'avoient peut-être leurs Cheſs, d'attirer et de combatre les Catholiques sur cette Plaine, ne s'étoient pas souciez de rompre ni de garder ce pont.

III.

Pour aller au combat aussi prudement qu'il le faloit dans une occasion aussi importante que celle-lá, le Comte de Buquoy avoit dessiné sur un papier toute la disposition où l'on devoit mettre l'armée, lorsqu'on affronteroit l'ennemi. Il y avoit marqué toutes les differentes parties, qui composoient tout ce grand corps, selon l'Ordre, et le rang qu'elles devoient tenir. Et il l'avoit fait

*) Weiſsenberg en Allemand.

avec tant de justesse, tant d'exactitude et tant d'esprit, que tous les autres Chefs de l'Armée ne pûrent s'empecher de lui en donner les louanges qu'il meritoit. Et comme l'on vid que l'Armée ennemie avoit gagné la montagne, et qu'elle sembloit s'y vouloir tenir, comme dans un poste qui lui étoit extremement commode, l'on jugea qu'il étoit necessaire d'occuper une montagne voisinè, qui n'étoit qu' à cinq cens pas de la premiére, afin qu' en tout cas les soldats Catholiques en pussent étre secourus, ou s'y pussent mettre à couvert.

IV.

Cependant comme l'on voyoit que les ennemis faisoient ferme dans un lieu si fort à leur avantage, et qu'ils l'avoient fortifié encore de bons retranchemens, l'on commença a craindre de combatre avec tant d'inegalité. Il faloit donc que les Catholiques déja fatiguez forçassent les travaux des ennemis. Quoy qu'ils fussent en petit nombre au prix d'eux, ils devoient pourtant les attaquer dans leurs retranchemens. Ils se voyoient reduits à la faim, et dans une si grande disette de vivres, que j'ay oüi dire moi-même a N. V. P. Dominique, que le Marechal de Tilly l'un des principaux Chefs de l'Armèe Catholique, lui prit une pomme qu'il tenoit à la main, en luy disant qu'il mouroit de faim; Et neantmoins ils etoient obligez d'affronter des hommes, qui étoient pourvüs abondamment de toutes choses necessaires. Enfin ils étoient forcez de combatre dans un païs ennemi des Ca-

tholiques et ami de leurs ennemis. Toutes ces considerations, qui etoient sans doute tres-plausibles, leur firent dire hautement, qu'il y auroit de la temerité de livrer la bataille dans une si perilleuse conjoncture, où il ne s'agissoit de rien moins, que de la decision du Roiaume de Bohëme et de l'Empire romain; qu'il seroit et bien plus sagement, et bien plus seurement fait, si l'on attendoit une meilleure occasion de combatre, et si en laissant l'Armée ennemie dans ses retrachemens, la Catholique alloit droit à Prague; et qu' enfin dans cette rencontre il faloit s'en tenir à la prudence militaire. C' étoient là des raisons apparentes et specieuses, que l'on apportoit contre le dessein de la bataille, et qui venant à se divulguer, aussi bien que plusieurs autres semblables que l'on y joignit, firent un tres-mauvais effet; car elles ne ralentirent pas peu la hardiesse, l'ardeur et la gayeté avec lesquelles les Soldats se portoient au combat, et peu s'en falut qu'elles ne leur fissent perdrc entiérement courage.

V.

Notre V. P. Dominique entendant ces choses dans le conseil, remply d' une ferveur d' esprit toute extraordinaire, emporté du zele de la gloire de Dieu, poussé du motif de reparer l'honneur de la sainte Vierge, et animé du desir ardent de soutenir la cause de la foi Catholique, se tenant debout au coté du Duc de Baviere, et ayant entre ses mains son Crucifix lié au haut de son bâton, et la susdite image de la sainte Vierge pen-

duë au col et devaut sa poitrine, il se mit à animer tout le Conseil au combat: Ah! fils de l' Eglise, dit-il, aux Chcfs qui formoient ce Conseil, est ce icy le temps de douter, ou de balancer? Quoy maintenant que notre Seigneur livre entre vos mains ses ennemis et les votres, nous ne devons pas les attaquer, étant aussi certains que nous lc sommes de les vaincre? O heurenx combat, dont Dieu méme se rend la cause! Ouy Messieurs, il s'agit icy de la cause de Dieu. Allons, allons la souteuir vaillamment, et asseurez vous que lui méme vous donnera la victoire. Les ennemis que nous avons en tete ne s'appuyent que sur leur orgueil, et nous ne nous confions qu'en la Toute-puissance de notre divin Maître. Voyez ce qu'ils ont fait à sà tressainte Mere. Alors leur montrant l'Image de la Vierge à qui les Heretiques avoient méchamment arraché les yeux: tenez, ajoutat-il, pour tres infaillible, qu'elle méme vous protegera, et que Dieu défendra l'honneur de cette aimable Mere. Ayez confiance en N. Seigneur, et marchez hardiment au combat. Jesus Christ combattra pour vous, et vous donnera bientot la victoire.

VI.

Les paroles eurent tant de force, que non seulement les Marechaux de Tilly et de la Motte, et tous les autres Capitains qui avoient toujours déferé aux sentimens du V. P. mais le Comte méme de Buquoy et tous les autres, qui étoient d' opinion contraire, voyant sa ferveur plus qu'hum-

aine, receurent ses paroles comme des Oracles du Ciel. Et quoyqu'ils ne parent s'empecher de dire, qu' aux terms qu' étoient les choses, elles étoient pleines de perils, et de difficultez, qui paroissoient insurmontables, ils conclurent ne antmoins tous unanimement, qu'il faloit combattre, et se fier plutot aux promesses du ciel, qu' à la prudence militaire,

VII.

Lâ dessus l'on sort du Conseil, et l'on marche au combat sans differer davantage, à cause principalement que les ennemis déchargoient deja leur Artillerie contre les imperiaux. L'on donne pour mot du guet aux troupes l'auguste nom de Sainte Marie: Et alors les Capitaines, et tous les autres Officiers de l'Armée vont baiser respectueusement le Crucifix et l'image de la sainte Vierge entre les mains de N. V. P. Dominique, et de là s'en vont aut combat. Il se commença par la décharge de douze grosses pieces de canon, à qui l'on avoit donné les noms des douze Apotres, et qui ne cesserent point de tirer, et de faire feu, au grand dommage des heretiques.

VIII.

Tandis que la bataille se commence N. V. P. Dominique recuëilly en oraison, comme un autre Moyse, éleve les yeux et les mains au Ciel, et mélant ses l'armés à ses prieres, il conjure son Dieu de vouloir favoriser a cause de la glorieuse Mere, et de vouloir defendre en son nom ceux qui combattent pour son honneur. Cependant tous

les Chefs de l'armee, tous les officiers, et tous les Soldats s'acquitant dignement de leur foncti-ons, combatent genereusement à travers les boulets du canon, et les balles des mousquets qui tombent sur eux de tous côtez.

XI.

N. Seigneur voulant alors mettre la confiance de N. V. P. à une difficile épreuve, permet que les troupes hongroises survenant rompent quelques Escadrons de la cavalerie Catholique. et crient superbement victoire. N. P. Dominique entend confusément ces horribles cris, sans en être épouvanté. Quelques fugards le viennent trouver, et lui annoncent faussement la déroute de l'armée, et la perte de la bataille, mais il n'en est point émeu. Enfin le Duc de Baviere accurt à lui tout effrayé, et dans sa consternation, il lui dit. Ah! Pere Dominique, les notres fuyent, et les ennemis crient victoire. Le V. P. armé de Foy et d' esperance fortifie, et console ce pauvre Prince, l' exhorte à ne perdre point courage, et à se confier en Dieu, et l' asseure qu'il accomplira tres-certainement les promesses qu'il lui à faites.

X.

En suite le V. P. monte sur un cheval, son Crucifix à la main, et l'Inage de la sainte Vierge penduë devant son estomac, et menant le Duc avec lui, il court de rang eu rang par toute l'armée, et se servant des paroles du roy prophete, il crie par tout en haut voix: Ubi sunt misericordiae tuae antiquae, Domine? Exurge Domine, et

judica causam tuam: Où sont vos anciennes misericordes, o Seigneur? Levez vous, Seigneur, et jugez votre propre cause, et celle de votre sainte Mere. Il anime en suite les soldats, il asseure les Capitaines de la future victoire qu'ils doivent bientot remporter, et il les console; ou pour dire mieux, il les rejoüit tous par sa presence.

XI.

Les Capitaines rasseurez remenent les soldats füyards à la charge, ou par bonnes paroles, ou par menaçes, ou par force; le Maréchal de Tilly, genereux et sage Capitaine, commande au Colonel Gratz d' attaquer avec cinq Escadrons de Cavalerie celle des Heretiques. Ce luy-cy donne dedans avec de grande chaleur, et s'enfonce avec les siens si vigoureusement dans la melée, qu'il taille une bonne partie de la cavalerie ennemie en pieces, et met tout le reste en deroute. Les Hongrois qui peu auparavant crioient victoire, tournent en méme temps visage, et prennent la fuite. Le jeune Prince d'Anhalt est blessé, et en suite fut prissonier par Guillaume Verdugo. Charles Spinel se rend maitre d'une redoute et de deux pieces de Canon, qui étant braçquées et dechargées contre l'Armée ennemie, y causent un horrible carnage des troupes les plus proches; et ayant asseuré ce Poste, dont il venoit de se saisir, il pousse plus avant sa pointe, délivre Preiner qui avoit été pris par le Prince d'Anhalt, et recouvre trois Drapeaux que les ennemis avoient enlevez. En fin les ennemis sont enfoncez,

mis en deroute, taillez en pieces, et la victoire se declare glorieusement pour les Catholiques.

XII.

Le Combat dura à peine trois heures, dans la premiere demie heure l'on combatit avec assez d'égalité, dans la seconde, les Catholiques eurent du des-avantage, et la victoire fut fort en balance entre les deux Armées mais en suite la chance tourna du bon party, ou pour parler chreticrennement, Dieu se rendit propice, et la sainte Vierge favorable aux Soldats Catholiques, à la valeur desquels on doit principalement le gain de la bataille, quoique l'on doive encore une si miraculeuse victoire à N. V. P. Dominique, comme au Ministre de Dieu, et à l'instrument de sa vertu. C'est ainsi que le temoignerent, premierement l'Empereur, qui lui donna tous les Drapeaux qui furent pris sur les ennemis; en second lieu le Duc de Baviere, qui envoya à Rome toute la bataille exactement representée en quatre grands tableaux, qui sont gardez dans notre Couvent; troisiémment, tous les Chefs de l'armée, qui se trouverent presens à cette perilleuse et importante occasion, et enfin le Souverain Pontife, qui fit celebrer depuis à Rome le glorieux Triomphe de N, Dame de la Victoire, en memoire de cette celebre journée. Et c'est ainsi que l'avoüerent les ennemis mémes, quoy qu'avec des paroles pleines de venin et de malignité.

XIII.

Lorsque N. V. P. Dominique étant à cheval, et armé de son Crecifix au lieu d' epée et de l' image de la sainte Vierge, comme d'une curasse impenetrable fondit sur les ennnemis, il vid souvent, et plusieurs autres personnes le virent aussi bien que lui, qu'il rejallissoit, tant de son Crucifix, que de la sainte image quantité de rayons lumineux, ou pour dire mieux, qu'il en sortoit les globes de feu et de flammes, qui s'élançoient contre les Heretiques. En effet le doigt de Dieu parut visiblement en cette rencontre par l'étrange épouvante qui s'empara tout d'un coup et dans un instant des coeurs de toute les ennemis.

XIV.

Avant le combat on disoit à Pragne, que le Duc de Baviere ne pouvant vaincre par la force des armes, vouloit emporter la victoire par art magique: et qu'a ce dessein il avoit obtenu du Pape un insigne Magicien Espagnol, c' étoit le nom que les heretiques donnoient à N. P. Dominique, mais apres la bataille ces malheureux ajoutoient, qu'il faloit avoüer que la puissance de cét Enchanteur étoit grande, d' avoir défait si aisement une si puissante Armèe. Le vieux Prince d'Anhalt méme, appellé Christierne, General de l'Armée ennemie, ayant pris la fuite apres la perte de la bataille', et ayant trouvé dans le Chateau de Prague le Comte Palatin abbattu et desolé de la triste nouvelle qu' on lui en avoit déja portée. Fuyons, lui dit il, Sire, c'ètoit ainsi qu'il le nom-

moit à raison de sa pretenduë Royauté, notre armée est défaite, ce Magicien nous a enchantez.

XV.

Tout l'armée des rebelles, en laquelle les Heretiques d' Allemagne mettoient toute leur confiance, fut ainsi vaincuë, et entierement dissipée. L'on dit que l'on défit en cette memorable journée cent mille combattans, qu'il en resta sept mille sur la place, outre deux mille prisonniers, entre lesquels étoient le Duc Christierne Saxon de Nation de l' Illustre famille de Veimmar, le jeune Prince d'Anhalt, et le Rhingrave Schlick. L'on prit aussi des grosses pieces de canon, et plusieurs autres de moindre calibre. L'on trouva une si grande quantité d'armes de toute sorte dans le camps de bataille, que les fuyards y avoient jettées, ou qui y avoient été ahandonnées par les morts, que l'on n'en ramassa qu' une partie, et qu'on laissa le reste sans prendre la peine de s'en charger.

XVI.

Le Comte Palatin même, avec sa femme, et ses enfans s'etant échappé sous l' habit d'un homme privé, par le conseil du General d' Anhalt s' enfuit en la Silesie, qui est voisine de la Bohême. Il fut contraint de passer, ou plutôt de courir en fuïant sur un Pont, ou lui et sa femme avoient auparavant juré de ne passer point, tant qu'y subsisteroit une Croix de grandeur extraordinaire, ou pendoit un Christ au naturel, qu'ils appelloient par

derision et moquerie, le Balneateur*) à cause que ces sortes de Gens sont tous nuds quand ils font cet office, et ne portent qu' un linge devant les parties, que l'honêteté oblige de couvrir, aïnsi que notre Seigneur est representé sur la croix, à qui ils donnoient plusieurs autres titres injurieux; et que les heretiques n'avoient pourtant pas voulu abatre, pour ne pas priver ce Pont d'un si belle ornement, quoi qu'ils n'eussent pas épargné les autres images, et qu'ils eussent prophané toutes les autres choses sacrées. Ce Comte infortuné alla donc ainsi fugitif et vagabond roulant ça et là. Il fut depoüillé comme rebelle à l'Empire de ses Etats, et de son office d'Electeur, et il persevera dans cette misere, jusqu' à ce qu'en la derniere paix d'Allemagne il fut retably en la personne de son fils, apres etre mort lui méme errant et banny de la maniere que nous venons de le déduire. Pour tous les autres qui s'enfuirent du combat, ou ils passerent par le trenchant de l'epée, ou ils se noyerent dans le fleuve de la Molde, ou ils perirent miserablement de quelque autre maniere semblable.

XVII.

Les Soldats Catholiques vouloient faire entrer en triomphe le Duc de Baviere dans Prague; Mais ce Prince ne s'attribuant pas la victoire, et la déferant toute entiere à Dieu, et à sa sainte Vierge, se contenta de se rendre avec sa suite

*) Ou aide des Bains.

ordinaire à l'Eglise des Peres Capucines, où l'on chanta le Te Deum le plus devotement que la brieveté du temps le put permettre; et cette mediocre solemnité fut accompagnée de la décharge de tout le canon, et d'une salve de toute la mousqneterie, aussi bien que des acclamations, et des cris de Vive l'Empereur, et le Duc de Baviere, que tous les soldats pousserent au Ciel, et dont ils firent retentir tous les environs. N. V. P, Dominique contribua de son côté à cette fëte par une belle, et devote Predication; et l'on remarqua que par une rencontre admirable, et misterieuse, l'Evangile, qui se devoit chanter ce jour lâ à la Messe selon l'ordre des Dimanches de l'année, se trouva conforme à la presente solemnité de la victoire, puis que ce fut celuy où Iesus-Christ dit aux Pharisiens: Reddite, quae sunt Cesaris, Cesari; et que sunt Dei, Deo. Rendez à César, ce qui est à Cèsar et à Dieu ce qui est à Dieu,

Comme l'on eut en suite mis en état toutes les choses qui furent trouvées necessaires pour la conservation de la Ville de Prague, et de tout le royaume de Bohëme, et que l'on eût preparé tout ce qu'il faloit pour solemniser la victoire avec plus de pompe, le huitiéme jour apres le gain de la bataille, l'on chanta une seconde fois le Te Deum dans la Chapelle du Chateau avec un grand appareil d'instrumens de Musique, avec la de charge de toute l'arttllerie, et en un mot avec toute la solemnité possible. Apres cela l'Archeveque de cette Ville Dom Jean Sohel étant revenu

son Clerché, et tous les Ordres religieux qui en avoient été chassez, les eglises furent purifiées, et la foi catholique y fut remise en son premier état. L'on bâtit au lieu qui avoit servi de champ de bataille, et où le victoire avoit été remportée, une petite Chapelle pour memoire éternelle d'une si fameuse journée, et dépuis ce temps-là on fait tous les ans à Prague une Procession solemnelle et generale en action de graces d'un si heureux succez.

Chapitre VII.

Notre V. P. Dominique retourne avec le Duc en Bavierc apres la victoire de Prague.

I.

Avant que le Duc de Baviere quittât le royaume de Bohëme, qu'il venoit fraichement de subjuguer, il employa tous ses soins à le mettre parfaitement eu seureté, et à y établir un bon gouvernement. A cette fin il nomma pour Vice-Roi ou Gouverneur de tout le Roiaume le Prince de Liechtenstein, personnage de grande authorité, et d'une prudence consommée, et pour contenir dans l'obeissance ces peuples qui ne luy étoient soumis que par force, il y laissa le General Tilly avec des forces suffisantes.

II.

Tandis que le Duc de Baviere par l'advis de son Conseil disposoit ainsi toutes choses, solon les

maximes de la Politique. N. V. P. Dominique tres sçavant en la theologie mystique, tiroit de la victorie precedente plusieurs belles conclusions, touchant les choses humaines, et en suite il les contemploit toutes par ordre. Quelque fois il consideroit la Souveraine Puissance de Dieu, lequel par cette victoire déposa les Puissans de leur Siege, et exulta les humbles, pour me servir du langage de l' Escriture*). D'autres fois il adoroit la rigoureuse Justice du même Dieu, qui punit par une si juste victoire le Comte Palatin, qui s'étoit rendu rebelle à sa divine Majesté, et à l'Empereur. Tantôt il admiroit la sagesse, et la providence de Dieu, en l'admirable protection de l' Eglise, qu'il laisse quelque fois opprimer durant quelque temps pur les persecutions; mais qu'il delivre en suite de cette oppression, en soutenant en son temps les fidelles par une main secourable, et en poursuivant et détruisant de cette main pesante et redoutable leurs propres persecuteurs. Tantôt enfin il meditoit et regardoit avec étonnement le souverain domaine, qu'il a sur toutes les choses crées, et particulierement sur les volontez des hommes; puisque quand il veut sauver quelqu' un, il n' est personne qui resiste à sa volonté efficace, et qui empêche qu'il ne se montre fidelle en ses promesses.

---

*) Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles. Luc. I. v. 52.

III.

Cette expedition étant achevée, le Duc de Baviere s'en retourna dans son Pais avec son armée. Toutes les villes eussent voulu recevoir, ce Dnc, qui revenoit victorieux de ses ennemis, avec des Ares de Triomphe, et avec toute la pompe et toutes les marques de rejouïssance que meritoit une si celebre victoire. Mais son humilité et sa modestie lui firent refuser des honneurs, qui lui étoient si justement dûs, et qu'il voulut que l'on ne déferât qu' a Dieu seul, et à la sainte Vierge, qu'il recennoissoit pour les veritables autheurs de cette Victoire. Quelque soin pourtant qu'il apportât à éviter ces honneurs, il ne lui fut pas possible d'empecher que les habitans de toutes ces villes, ne vinssent en foule au devant de lui, et ne lui temoignassent par leurs acclamations et par leurs cris de joie, la satisfaction qu'ils avoient de le voir revenir, chargé de Palmes et de Lauriers.

IV.

Etant arrivé à Munich avec N. V. P. Dominipue, la premiere chose qu'il flt, fut de s'en aller à la principale Eglise, pour y rendre graces à Dieu de son heurenx et victorieux retour. De là il se rendit au Château, où il trouva la Duchesse sa femme, qui le vint recevoir, et se rejoüir avec lui de l'heuréux succez des ses armes, et il lui oüit avec joie rendre graces à N. P. Dominique, de ce qu'il avoit été si fidelle en l'accomplissement de ses promesses, en ce qu'il avoit non

seulement ramené son mari en bonne santé, mais encore victorieux et couvert de gloire, suivant la parole qu'il lui avoit donnée.

V.

Aprés que N. V. P. eut demeuré quelques jours à Munich; il songea à s'en retourner en Italie, suivant les ordres du Pape et des Superieurs de la religion, comme ayant achevé heureusement les affaires, pour les quelles il avoit ete envoyé en Allemagne. Mais le P. Perre de la mere de Dieu, son compagnon et Confesseur, étant tombé malade, ou lui conseilla de s'arreter. Le Pere avoit contracté son mal, par tant des fatiques et de travaux, qu'il lui avoit falu souffrir pendant cette guerre, comme par les mémes incommoditez N. V. P. Dominique avoit perdu la veuë d'un oeil, quoi qu'il n'y parut aucune lesion exterieure. C' est pourquoi il avoit accoûtumé de dire avec la grace, qui accompagnoit ordinairement toutes ses paroles, qu'il avoit perdu un oeil dans la bataille de Prague.

VI.

Que fera donc N. P. Dominique, dans cette fâcheuse rencontre, lui qui d'un eôté étoit toujours tres-prompt à obëir aux commandemens de ses Superieurs, et qui de l'autre ne vouloit par abandonner son compagnon, à la direction duquel il avoit remis entierement les affaires de sa conscience? Le mal pressoit extrémement le malade, et il étoit jugé mortel des medecins, qui avoient ordonné qu'on lui portât le Viatique, comme à un

homme dont ils n' esperoient plus rien que la mort. Un matin N. V. P. Dominique le visita, et le voyant dans l'extremité oú sa maladie l' avoit reduit, il lui dit avec une joie, qui ne lui étoit pas ordinaire: Prendrez vous, mon cher Pere, avec devotion ce que je vous donnerai? Le malade répondit, qu'il le recevroit de bon coeur. Alors le V. P. commanda qu' on lui opportât du vin rouge, et y trempant des mourceaux de pain, il les donna à manger au malade; et en se retirant à sa chambre, plein de joie, et asseuré de l'heureux succez de son remede, il dit au Duc de Baviere qu'il rencontra: Je viens de donner à mon compagnon du venin qui le va faire mourir: Faisant par là allussion aux paroles des medecins, qui avoient deffendu le vin au malade, comme un venin qui lui devoit donner infailliblement la mort. Mais à peine le malade eut il mangé ce que N. V. P. lui avoit presenté, qu' aussi-tôt il se trouva mieux, et le lendemain matin il fut parfaitement gueri. Et les Medecins voyant une guerison si surprenante, la publierent comme miraculeuse.

VII.

Au reste N. V. P, Dominique ayant promis à la tres-sainte Vierge, ainsi que nous l' avons dit, qu'il feroit tous ses efforts pour faire rendre tout l'honneur possible à l'image, que les heretiques avoient mechamment violée, et que l'on ne consideroit plus que comme miraculeuse, depuis le gain de la bataille de Prague: Ce V. P. commença à songer a son embelissement; et le Duc

de Baviere méme, pour se montrer reconnoissant de cette victoire envers la sainte Vierge, et pour satisfaire au pieux desir de N. P. Dominique, pour qui il avoit tant de veneration et tant d'amour, y fit faire une espece de Quadre ou de Reliquaire tresprecieux, composé d'Ebene et d' argent, orné de divers ouvrages tres beaux, gravé et enrichi avec un artifice admirable.

VIII.

Cependant il vint de nouvelles lettres de Rome, par lesquelles le Pape et le Cardinal Mollin ordonnoient à N. P. Dominique de se debarrasser le plutôt qu'il pourroit des affaires, et de s'en retourner à Rome. Ils lui enjoignoient pourtant d' aller visiter aupuravant l'Empereur, la Princesse de Flandres, le Roi et la Reine de France, et d'executer à même temps quelques affaires importantes et difficiles auprés du Duc de Lorraine. C'est pourquoi bien que ce fut au milieu de l'hyver, et que cette aspre saison fit deja sentir sa rigueur en Allemagne, il ne laissa pas de se mettre en chemin, méprisant genereusement toute sorte d'incommoditez, pour obeir jusqu' à la mort.

10.

Extrait des lettres escrites è l'Electeur Palatin par le Duc de Baviere. (Maximilien I.) concernant la couronne de Boheme.

Aus

Ambassade extraordinaire de Mrs. les duc d'Angoulême, Comte de Bettune et de Preaux chateauneuf envoyes — vers les Princes de l'Allemagne à Paris 1667. Fol. p. 141.

Et par ainsi, Monsieur mon Cousin, j'espere et vous prie, qu'en cas qu'il vous pleust d'accepter ladite Couronne de Bohême vous faciez en sorte que je sois hors du danger, et des inconveniens qui pouroient retomber sur moi et sur les Pais de mon obeissance; me promettant que par l'ancienne affection, correspondance, et proche parenté de nos Maisons, et l'amitié qui est entre nous depuis si long-temps, vostre intention ne sera pas d'accepter un Rogaume ou Pais qui m'attire quelque dommage, en cas qu'il se trouuast de gens, qui sous quelque mais specieux pretexte (ainsi qu'il pourroit facilement arriver) voulussent entre-prendre quelque chose à mon desauantage, car ce ne seroit pas assez de trouver mesme quelque sujet de le faire, mais il faut re-

garder equitablement la condition de celuî qui est enclavé entre deux puissantes parties, qui se declarent la guerre.

Mon desir et toutes mes pensées et intentions ne tendent qu' à ce que par les voyes qui sont les moins sujettes à la longueur et plus faciles à executer, on puisse parvenir à la Paix et tranquillité, si necessaire pour le bien et repos general de toute la Chretieneté. Et par cette consideration je ne vous puis celer dans l'entiere confiance que j'ay pour vous, que je trouve fort estrange qu' on tache de vous persuader et à quelques Estats de l'Empire (ainsi qu' on fait ordinairement au cercle de la Basse Saxe: afin de fomenter et accroestre davantage le feu dans l'Empire) avec les levées qu'ils ont faites ne cherchent qu' à opprimer les Evangeliques, et que cette consideration (car quant aux excursions, seditions et choses de pareille nature c' est un autre fait à part) vous auroit obligez et vos confederez de mener un si grand nombre de gens de guerre et de munitions de toutes parts en vos Pais du costé de Bohême, veu que moi-mesme, et les autres Etats qui se sont mis avec moi en quelque deffence, vous avions adverty du veritable fondament de nostre armement et suffisamment asscuré, que les Catholiques ne visoient qu'à leur repos et à leur seurcté, et qu' en ledit armement ils n' ont d'autre but que de se deffendre contre la Violence et l'oppressicn de ceux qui leur voudroient faire quelque insulte.

II.

Wahrhafte und ausführliche Relation, was Maſſen der franzöſiſche Reſident zu München, zwiſchen Ihro königl. Maj. zu Schweden ꝛc. und dem Herzog in Bayern ꝛc. eine neutralität pflanzen wollen, und weſſen Ihro Maj. ſich gegen Ihm erkläret.

Gedruckt im Jahre 1632, in 4to.

(Auch in Achenholz Memoires sur la Reine Christine de Suéde, T. I. wieder abgedruckt.)

Den 20ten April iſt Monsieur de S. Estienne, königl. Maiſtät in Frankreich Reſident zu München, bey ihrer Mayſt. zu Schweden gegen Abend in dem Lager vor Ingolſtadt ankommen, der Meynung zwiſchen Ihrer Mayſt. und dem Hertzog in Bayern einen Accord zu treffen. Als aber gedachter Reſident ſein Vorbringen öffentlich, dabey der König in Böhmen, Pfaltzgraff Auguſtus, Hertzog in Hollſtein, Herr Feldmarſchall und ſonſt viel fürnehme Offiziren und Oberſten geweſen, fürgebracht, haben Ihr Mayſt. gantz franchement ſelbſten geantwortet, Er könne ihme nicht wohl einbilden, daß Hertzog in Bayern einige Intention habe, Accord einzugehen, immaßen nicht allein Schreiben intercipiret worden, ſo ſolches

bezeugen, ſondern auch von dem Kayſer Schreiben an Bayern, ſo Jhr Mayſt. interzipiert, bekommen ſo ausdrücklich eine Continuationem belli vertröſten, neben angehenkter Hülf mit 50000 Mann unter des Hertzogs von Friedland Commando in dreyen Tagen zuſenden. Er könne aber ſolches wol geſchehen laßen, und were ihme hertzlich lieb, den dadurch Bayern deſto eher runirt werde, und ihme und ſeiner Armee ganz ſein Ruin dadurch geſchehen könnte. Als der Reſident inſiſtirte, es geſchehe ihre Mayſt. in Frankreich, ein großes Gefallen, wenn die Neutralität mit Bayern fortgeſezt würde, reſpondirten Jhr Mayſt. daß der Hertzog in Bayern ihnen und ſeiner Armeen bis Bamberg hoſtiliter nachgeſezt, und ihme Urſache gegeben ſich zu wehren. Der Reſident entſchuldigte den Hertzog in Bayern, vorgebend, daß er gantz kein Wiſſenſchaft deswegen gehabt, ſein Tilly auch nicht commandirt worden in das Biſchofthumb Bamberg zu rücken. Jhre Mayſt. antwortete: Er ſehe wohl, daß der Reſident kommen ſey, Jhne zu betrügen, und unwahre Sache zu perſuadiren, habe doch der auß Bayern ſeinen Ausſchuß und unterſchiedliche Ligiſtiſche Regimenter darbey gehabt, und ſo es dem Tilly von Bayern nicht ſo commandirt worden, waruumb er denn den Tilly nicht hinten ließe? Darauf kam der Reſident auf den Hertzog in Bayern, ihme zu entſchuldigen, und ſeine Qualitäten zu rühmen, wie er auch mit großer Reverentz Jhr Mayſt. gedacht hätte. Sagte der König darauf, man kann in Laudem pediculi wol zwanzig Lob ſagen, was es für ein getreues, beſtändiges, und dem Menſchen ſehr nützliches Thier ſeye, welches ihnen das böſe

Blut ausſauge: Er kenne aber nun mehr den Herzog in Baiern und ſeinen Pfaffenſchwarm wohl; was maßen ſie ihn leichtfertiger und betrüglicher Weiſe angeſetzet, er trage ein geduppelte Kaſſaken, und werde heraus bald das blaue, bald das rothe, darauf ſey das burgundiſche Kreutz weiß und roth, und vermiſche die Farben, wie er wolle, allein er werde dießmall den König in Schweden nicht betrügen können, alldieweil er ſein falſches Gemüth ſchon erfahren.

Als der Reſident repetirte und dieſes alles widerlegen wollte, und ſich mit dem Könige gar zu familier machte, hieß ihm der König inne halten, und ſagte: Je vous pardone votre ignorance, ihr gebraucht euch der franzöſiſchen Freiheit im Reden gar zu viel, und ſollet wiſſen, daß ich und euer König in beſſerer Korreſpodenz ſtehen, als ihr meynet, ſeydt auch von ihme zu mir nicht geſandt, habet auch kein Creditiv, ihr ſollet auch mit beſſeren Reſpekt mit mir reden, auch zu Gemüthe führen, mit wem ihr redet und in was für einen Ort ihr redet, bin auch der franzöſiſchen Legereté nicht gewohnet. Darauf bat der Reſident Ihre Mayſt. um Verzeihung, hielt an, Ihre Mayſt. wolte doch Conditiones fürſchlagen? Darauf ſie geantwortet, wenn Bayern die Armade abſchaft, und das Gewehr niederlegt, alsdann wolle er ihme Leges fürſchreiben. Der Reſident antwortete, daß doch unterdeß dennoch die Leges könnten angeſäzt werden. Darauf antwortet der König: er ſehe wohl, daß er kommen ſey ihn zu betrügen, und Aufſchub zu ſuchen, bis ſich der Feind

ſterckte, er ſollte aber ſelbſten gedenken, wenn ein armer Sünder an die himmliſche Mayſt. kömme und bete, er ſollte ihme die Sünde verzeihen, ohne vorhergehende Reu und Buße, daß er nichts ausrichten würde: Eben alſo der Hertzog in Bayern wolte jetzo mit ihme accordiren, l'epee à la main. Der Reſident hielte noch ferner umb auffſetzung der Artikle des accordes an, darauf der König ſagt: wenn der in Bayern ſeine Armee wollte caſſiren, und dem Kayſer nicht übergeben, auch ſelbſten wieder ihme drey Jahr lang nicht zu dienen, ſchweren, wollte er ihn Hertzog in Bayern verſichern bey Cavaliersglauben ihme, den ſeinigen, und ſeinem ganzen Lande Bayern in dem geringſten nichts widerwärtiges zuzufügen, oder ſo ihme daß nicht gefiele, ſoll er ihme den Paß durch Ingelſtadt laßen ſeinen Feind zu perſequiren, oder er ſollte ihm wahrhaftige und ſichere assecuration thun, daß er dem Feind nicht wollte einigen Vorſchub thun, auch alles daß, was er des Königs Freunden und Bundesgenoßen habe abgenommen, wieder reſtituiren und abtreten und alles Volk in ſeinen Land abdanken, oder doch gar wenig behalten. Darauf der Reſident antwortete: der Herzog in Bayern ſey wohl zufrieden, ſein Volk was ihme zugehört abzutreten, was aber des Kayſers und der Liga Volk anbelanget, ſtehe in ſeiner Willkühre nicht, darauf der König ſich etwas entrüſtet, und ſaget: Er ſehe ſeine Betrügereyen gar wol mit dieſen ſeinen Distinctionibus, er ſolle verſichert ſeyn, weil er ſeinen und des Hertzogs in Bayern Betrug merkte, daß, wenn er morgen den 21ten dieſes nicht accordirte, und nur vermeinte ihme zu halten, bis

daß der Friedländer käme ſo wolle er in Bayern mit ſengen und brennen, ausplündern, und morden, alſo ſich erzeigen, daß der Herzog in Bayern und ſein Anhang eheſt ſehen, und erfahren müßen, daß ſie mit ihrem Feinde zu thun haben.

Als der Reſident des Königs in Frankreich große Hülfe ſeinen Befreundten und Conföderirien mit ſeiner anſehnlichen Armade gethan zu haben gerühmet, und daß ſein König mit dem Herzog in Bayern ſich wohl verſtände, deßwegen auch gerne ſehen möchte, daß es bey der Neutralität verbliebe, antwortete der König, er hatte durch die vorige Ambaſſetores, darunter Monſieur de Charnesse einer, dem Könige in Frankreich ſein Intention wißen laßen, hergegen ſey er auch von dem Könige ſtark aſſekurirt, welchem er auch traue, und da auch gleich der König 4000 Franzoſen dem Hertzog in Bayern zu Hülf ſchickte, könnte er es gar wohl geſchehen laßen *) immaßen es

*) Pufendorf führet den Hauptinhalt dieſer Unterredung ebenfalls an (Pufend. Comment, de Rebus Succ. lib. IV. §. 19.) und berichtet hievon, daß, als der franzöſiſche Reſident dem Könige Guſtav Adolph die Vorſtellung gethan, ſein Herr dörfte die Verheerung von Bayern durch einen Erſatz von 50000 Franzoſen verhindern: ſo hatte ihm Guſtav Adolph darauf geantwortnt, um dem Könige von Frankreich eine ſo lange Straſe zu ſparren, ſo wollte er ihm mit 100000 Mann bis Paris entgegen gehen.

ihme gleich gelte mit was Nation er fechten müſſe. Wenn es auch darzu käme, ſo wär der Türk auch ſein guter Freund, und verſtunden ſich miteinander. Als der Reſident hingegen ſagte, daß gleichwohl der Türke ein allgemeiner Erbfeind der Chriſtenheit wär, ſagte ihre Mayſt., wenn gleich der Türk aller Feind iſt, und halte mit ihme Freundſchaft, ſo hätte er nicht urſache, daß er ihme feind ſeyn ſollte, ſintemal ihme der Türk, wie die Papiſten mit ihrer abgötterey, und ein Freunde und Feinde wie der andere wäre, wann auch der Türk ſeyn Freund nicht ſeyn wollte, könnte er ihn bekriegen, wie ſeine andere Feinde, denn der Allerhöchſte der über ihm wäre, ihnen beyſtünde, wie er es denn für Leipzig erfahren, da er ſeine Revange genommen, uud hielt dafür, daß die maulſchelle, ſo er damals den Keyſerlichen geben, deß in Preuſſen abgenommen Kaſtorhuts wol wert ſeye*).

---

*) Es iſt aus der Geſchichte bekannt, das Kayſer Ferdinand der III. 7000 Mann Hülfsvölker dem Könige Sigismund in Pohlen, mit welchen Guſtav Adolph damals im Kriege verwikelt war, zuſchickte. Dieſer Held ſchlug dieſelben aber am 17ten des Jun. 1629. Allein er verlor im Handgemenge ſeinen Hut, indem er ſich von einen Feinde, der ihn beym Gürtel hielt los riß. Erich Sooz rettete dem König in eben dieſer Schlacht das Leben, indem einen andern Polaken, der Guſtav Adolphen am Arme feſt hielt, umbrachte. Auf dieſen Vorfall wird ſowol hier als in der Antwort gezielet, die Guſtav Adolph dem Kaiſer

gab, der ihm rieth, er möchte ſich mit den deutſchen Angelegenheiten nichts zu thun machen, wor Guſtav Adolph verſezte, er wurde ihm ausführlichere Antwort geben können, wenn er von der von einem Adler in Pohlen empfangene Wunde, wovon er noch eine Narbe hatte, würde geheilet ſeyn, womit er auf die von Kayſer wider ihm geſchickten Hülfsvölker zielet. (beſ. Vort. Pitt. Memor. Rei. Tom. VI. S. 182, und die Tagebücher des Monaths vom Jahr 1629 in Palmßköld S. 336.

12.

Johann Tilly.

Aus den

Lebensbeſchreibungen öſterreichiſcher Generale.

Wien 1773. 8.

1559.

Der Vater des Graf Tilly, ſonſt auch Johann Tzerclas genannt, war unter Kaiſer Ferdinand dem 2ten Hofkriegsrath. Unſer junger Graf begann ſeine Kriegsdienſte in den Niederlanden unter dem ſpaniſchen Heere; gieng aber bald zu den Kaiſerlichen über, ſo damahls Philipp Emanuel Herzog von Merkam in Ungarn anführte. Im Jahre 1601 machte ihn Kaiſer Rudolph der 2te zum Oberſten, mit der Erlaubniß, ein Wallonnnen-Regiment aufzurichten, welches er gleich im darauf folgenden Jahre nach Ofen führte, welche Feſtung die Kaiſerlichen eben belagerten. Nach errungenem Friede bemühte er ſich ganz, ſeinen Geiſt mit allen Staats- und Kriegswiſſenſchaften zu bereichern, bis die böhmiſchen Unruhen ausbrachen.

1618 — 1630. 28. Oct.

Nach dem Tode des Kaiſers Mathias maßten ſich die Böhmen die Wahlfreyheit an, empörten ſich mit gewaffneter Hand wider ihren rechtmäſſigen Erbherrn Ferdinand den 2ten, und trugen ihre

Krone Friderich dem Pfazgrafen an. Seinen Gegner bälder zu beſiegen, ſchloß der Kaiſer mit Maximilian Herzoge in Baiern ein Bündniß. Dieſer ſchickte ſogleich ein Hülfreiches Heer, welches unter unſerm Tilly ſtehen ſollte. Nun gewann er Gelegenheit, die Grösse ſeines Geiſtes durch Thatſachen zu beweiſen. Gleich Anfangs führte er ſeine Baiern ſo glücklich an, daß ihm der Ruhm des, bey Prag erfochtenen Sieges vorzüglich zugeſchrieben wurde: worauf er mit weniger Mannſchaft Pilſen aufforderte, und die Beſatzung zu Kriegsgefangenen machte.

Unterdeſſen erklärte der Kaiſer den Pfalzgrafen in die Acht, vertrieb ihn aus ſeinen Staaten, benahm ihm die Churfürſten-Würde, und zwang ihn endlich, ſich nach Frankreich zu flüchten. Dadurch wurde ganz Deutſchland, beſonders die proteſtantiſchen Reichsfürſten aufmerkſam gemacht. Die Bande des Blutes und der Freundſchaft, Furcht vor einem ähnlichen Unglücke, Neid, oder Hoffnung im Trüben zu fiſchen, auch die Stimme der Religion mußte alle Provinzen durchſchallen, Rache wider die mißbrauchte Kaiſerliche Gewalt, Hülfe für den entwürdigten Friderich auffordern.

Sogleich wurde in Oberdeutſchland ein zahlreiches Herr geſammelt, welches der durch Kühnheit und Stärke berühmte Mannsfeld wider den Tilly, der damals bey Heidelberg gelagert war, muthig anführte. Tilly noch in der Zeit vom Anmarſche der Feinde benachrichtiget, verließ geſchwind ſein Lager, um den Feinden entgegen zu eilen. Der Vortrab

wurde gleich mit aller Wuth angefallen und über den Haufen geworfen; mit gleichen Erfolge das ganze Heer angriffen, geſchlagen, und in die Flucht getrieben. Durch zwo Stunden verfolgte der Sieger die zerſtreuten Feinde, und trieb ſie ſo in die Enge, daß ſie ſich alle ergeben hätten müſſen, wäre nicht dem beängſtigten Mannsfeld eine Liſt zu Statten gekommen, wodurch er ſich und die Seinigen von der gänzlichen Niederlage gerettet hatt. Er ſammelte ſeine irrenden Streiter beym Dorfe Mingelheim, zündete es an, hielt durch den düſtern Rauch die Baiern vom fernern Nachſetzen ab, ſtellte ſich ſchnell in Ordnung. griff ſeine Feinde nun ſelber an, und errang noch vier Fahnen. Dem Tilly wurde das Pferd unter dem Leibe erſchoſſen. Dieſes verurſachte, daß er ſich mit den Seinigen zwiſchen Wimphen und Heilbron lagerte, und die verſtärkten Feinde erwartete.

1622. 17. Mai.

Georg Friderich, Markgraf von Durlach nahm ſich des Pfalzgrafen ſo ernſtlich an, daß er mit ungemeinen Koſten 20000 Mann auf die Beine brachte, ſeinem ältern Sohne die Regierung abtrat, um aller übrigen Sorgen entlaſtet nur das einzige wichtigſte Vorhaben, den Vertriebenen in ſeine Rechte wieder einzuſetzen, ungeſtörter ausführen zu können. Sobald er erfahren, daß Mannsfelds Krieger übel hergenommen worden, eilte er ſchnell zu Hülfe, und ſchlug ſein Lager dem Tillyſchen über auf. Beym Anbruche des folgenden Tages ließ Tilly den Markgrafen durch den ſpaniſchen Gene=

ral Kordova angreifen, welcher gleich Anfangs zwar Schrecken unter die Feinde verbreitete; doch wurde den ganzen Tag hindurch ſo hartnäckig gefochten, daß erſt die niedergehende Sonne die Schlacht endete. Die feindlichen Pulverkarren fiengen Feuer, und die Flammen verzehrten unaufhaltbar Alles, was ſie antrafen. Im Wahne, di Baiern hätten ſich bereits ihres Lagers bemächtiget, liefen ſie in gröſter Verwirrung aus dem Schlachtfelde: Tilly verfolgte ſie, und erfocht einen vollkommnen Sieg Unter den Todten waren der Herzog von Würtenberg und Birkenfeld. Ueber 1000 wurden gefangen; das ganze Lager, Geſchütz, Wägen, Geräthſchaften, aller Kriegs- und Mundvorrath fiel in der Sieger Hände. Der Markgraf ſelber entwiſchte der Gefahr mit ſehr wenigen, mit denen er ſich zum beängſtigten Mannsfeld flüchtete. Dieſer trieb nun aller Orten Hülfsleute zuſamm, die ihm nach verkündeter Freyheit, ſtatt des Soldes nach belieben zu plündern, häufig zuliefen. Mit dieſem ſchwärmenden Volke durchſtreifte er das Biſthum Speyer und daß Heſſendarmſtädtiſche, wo er ſelbſt dem Landgrafen gefangen mit ſich ſchleppte. Dieſen Barbariſchen Horden ſetzte Tilly eilfertig nach, erreichte den Nachtrab; konnte zwar den Landgrafen nicht befreyen; doch nahm er dem Feinde einen anſehnlichen Theil des groben Geſchützes weg. Unterdeſſen wendete ſich Mannsfeld von Darmſtadt nach Diesburg, wo er groſſe Geldſummen eintrieb. Auch hier holte ihn Tilly ein, nahm ihm wieder vieles Geſchütz weg, jagte ihm das bereits erpreßte Geld ab, und ſprengte ihn nach Mannheim mit

einem Verlurſte von 3000 theils Todten, theils Gefangenen.

Als dieſes am Rhein vorgieng, ſtund der dritte Held Chriſtian Herzog von Braunſchweig Friderichs des Pfalzgrafen und überhaupt der Proteſtanten groſſer Vertheidiger auf, durchſtreifte die Biſthümer Paderborn und Münſter, plünderte und mordete, unterwarf ſich Lipſtadt und Paderborn, und richtete endlich mit geraubten Geldſummen ſeinen Weg zum Mannsfeldiſchen Heere. Kaum erfuhr Tilly deſſen Anherzug, kam er ihm ſchon bey Höchſt zuvor, und als jener über den Main zu gehen ſich anſchickte, rückte ihm dieſer in Begleitung des Kordova, den wir oben anrühmten, in Schlachtordnung entgegen. Da dieß der Herzog ſah, verſchanzte er ſich beſtens in gröſter Eile. Die Zernichtung dieſer Arbeit trug Tilly den Oberſten Magni auf, welcher vom Feinde zwar weit übermannet, und von der ſcheinbaren Unmöglichkeit, die aufgeworfenen Schanzen einzunehmen, faſt abgeſchrecket, an der Erfüllung des erhaltenen Befehles zweifelte; doch von innerer Ehrgierde und dem Muthe ſeiner wenigen Mannſchaft angefeuert griff er den ſorgloſen Feind beherzt an, drängte die wackern Vertheidiger aus vier Schanzen in die fünfte, die er zuletzt auch, nachdem ihm Verſtärkung nachgeſchickt worden, nach einem drey Stunden langen Gefechte eingenommen hatte. Den Bedrängtem eilte die Reiterey und das Fußvolk zu Hälfte. Magni, um die Feinde aufzuhalten, bis er vom Tillyſchen Heere unterſtützet würde, ließ die Brücke abbrechen,

welche zu erhalten ſie ſich alle Mühe gaben, weil ſie nothwendig darüberſetzen ſollten, damit ſie ihm näher auf den Hals kämen. Da nun beyde Theile ſo műheſam gegeneinander arbeiteten, verkündete Tilly ſeine Ankunft durch ein fürchterliches Feuer aus dem groben Geſchütze, welches auf die Feinde ſo thätig wirkte, daß ſie ſich über ihre Brücke ſchnell zurückziehen mußten. Jeder ſuchte ſein Heil in der Flucht, und eben darum drängten ſich auch mehrere auf die Brücke, als ſie faſſen konnte, und eben darum mußten mehrere im Mainſtrome erſaufen, als die Gewalt des Feuers ermordet hatte. Mit Ende Auguſt rückte Tilly vor Heidelberg, und forderte die Stadt auf. Nachdem der Befehlshaber ihm die Uebergabe abgeſchlagen, ließ er ſie beſchießen und mit Sturm einnehmen. Es iſt leicht zu folgern, welcher Vorrath ſowohl an Geld als andern Koſtbarkeiten den Siegern zur Beute geworden, zumahl da der ganze Schatz des Prinzen dahin zuſammen getragen worden iſt: nur die weltberühmte Bücherſammlung wurde gerettet und nachmahls nach Rom überführt. Auf gleiche Weiſe bezwang er Mannheim, und hiermit die ganze Pfalz. Ueber Winter zertheilte er ſeine Völker in das Hanauiſche, in die Wetterau und in die bereits eroberten Städte.

1523. 27. Jul.

Tillys ſiegreiche Thaten wurden den Unionshäuptern ſo ſchreckbar, daß die Fürſten Niederſachſens den folgenden Feldzug mit einem neuen Heere von 20000 zu eröffnen, und deſſen Anführung dem Herzog von Braunſchweig anzuvertrauen beſchloſ-

ſen. Dieſes Vorhaben zu vereiteln, mahnte der Kaiſer die Sachſen ernſtlich ab, trug dem Herzoge die Verzeihung und ſeine Gnade an, oder die Gefahr ſeiner Länder auch verlurſtig zu werden, worüber er alſo ergrimmte, daß er in den bitterſten Ausdrücken den übrigen Reichsſtänden ihr feiges Zaudern, und ihre furchtſame Unentſchloſſenheit verwies, einen Schwarm Soldaten zuſammenraffte, und mit dieſem in das Münſteriſche eindrang, in der Abſicht, nach und nach mit den ungeriſchen Rebellen ſich zu vereinigen, und alſo gemeinſchaftlich dem Krieg in Böhmen und Schleſien fortzuſetzen. Tilly gieng ihm auf dem Fuß nach, ſchlug über die Weſer eine Schiffbrücke, über die er bey Korweg ſein Heer führte, erreichte endlich den Feind, und ließ ſich bey Stenford nieder. Von daher ſchickte er den General Avantaguani mit ſeinem Regimente und einigen hundert Kroaten voraus, die Lage der Feinde auszuſpähen, er ſelber folgte ihm mit der ganzen Armee nach. Nun wurde alles Mögliche verſuchet, den Feind herauszulocken, allein vergebens. Dem Treffen aus überwiegenden Urſachen auszuweichen, ſchlich er die ganze Nacht in möglichſter Stille bis Stadlo. Hier hatte er den wackern Tilly wieder auf dem Nacken, der ihn nicht mehr ausließ, ſondern mit anbrechendem Tage zum Raufen zwang. Die Schlacht begann; die Feinde wurden auf das Haupt geſchlagen, indem ſie 8000 Todte und 100 Gefangene, unter welchen Wilhelm Herzog von Weimar, Friderich von Altenburg, der Rheingraf Witgenſtein, Schlick ꝛc. ſich befanden, verloren hatten.

Ueber hundert Fahnen und Standarten nebſt allen Geſchütze und Gepäcke wurden erobert. Der Herzog von **Braunſchweig** ſelber flüchtete ſich nach **Holland**.

Nach dieſer Niederlage ließ ſich **Chriſtan** der Dänen König bereden, den Kaiſer zu bitten, den Pfalzgrafen in ſeine Rechte wieder einzuſetzen. Nach fehlgeſchlagener Hoffnung erwirbt er in Sachſen und andern Provinzen Deutſchlands ein anſehnliches Heer, welches der Kaiſer nicht gleichgiltig anſah. Indeſſen beſetzte **Tilly Hamel** und **Minden** mit Kaiſerlichen, um die Oberhand an der **Weſer** zu behaupten. Bald darauf brach er wider die Dänen auf, die ſich unweit **Hanau** ſehr vortheilhaft gelagert, fiel ſie mit blankem Schwerte an, warf ſie über den Haufen, erlegte 500 und machte noch mehrere zu Gefangenen. Durch dieſe Niederlage betäubt ergaben ſich 12 zum Theil befeſtigte Städte an der **Weſer** und **Leine** freywillig an die Kaiſerlichen.

1625. 20. Aug.

Im folgenden Jahre rückte er bis an die **weſtphäliſchen** Grenzen, um das Biſthum **Paderborn** wieder die Dänen zu decken. Als ſich aber bald darauf die Feinde nach **Heſſen** zogen, in Hoffnung, mit den Braunſchweigern, welche ſich erholt zu haben ſcheinen, ſich zu verbinden; berennte **Tilly Minden**, ließ auf 4 Orten zugleich Sturm laufen, nahm ſie ein, und machte Alles ohne Gnade nieder. Hernach forderte er **Göttingen** auf, deſſen Einwohner allen Drohungen und Gefahren trotz-

ten, hielten durch einen ganzen Monath die ſchwere Belagerung aus, und ergaben ſich endlich unter gewiſſen Bedingniſſen an Tilly. Der König wollte zwar den Belagerten mit ſeinen Dänen zu Hülfe kommen, doch Fürſtenberg wurde ihm mit einigen tauſend Reitern entgegen geſchickt, welcher 500 Feinde niederſäbelte, 6 Generalen und Oberſte gefangen nahm, und das däniſche Heer zurückſchlug. Die Feinde überall zu verfolgen, brach Tilly nach Northeim anf, worein die Dänen eine ſtarke Beſatzung geworfen hatten. Damit dieſe Stadt nicht auch in feindliche Hände gerieth, machte ſich der König ſelbſt mit ſeinem ganzen Heere auf den Weg, um durch ſeine frühere Ankunft unſern Tilly zu verhindern, damit er die nöthigen Vorbereitungen zum förmlichen Angriff nicht veranſtalten könnte. Dieſes unvermuthet ſchnelle Vorrücken des Königs, der ſchon allein dem Tilly an Zahl der Krieger weit überlegen war, und noch von der Anhöhe auf ihn rückwärts losgieng, da er von vorne aus der Stadt vieles zu befürchten hatte: bewog den Kaiſerlichen Heerführer, ſich zurückzuziehen, bis er Verſtärkung erhalten haben würde. Nach dem Entſatze Northeims unternahm der König einen Streifzug in das Thüringiſche und die angrenzenden Länder. Dem weitern Vordringen zu wehren kam Tilly vor; und weil er nun dem Könige überlegen war, änderte dieſer ſein Vorhaben, und führte ſeine Völker über Berge und Wälder in das Braunſchweigiſche gegen Lutter. Tilly ließ ihn nicht aus den Augen, ſondern folgte ihm auf dem Schritte nach, zwackte immer am Nachtrabe, bis er ihn bey erſtgedachten

Lutter zwang, halt zu machen, und ſich in ein Treffen einzulaſſen. Auf jener ſchönen Ebene, welche ſich vom Schloſſe bis znm kleinen Fluſſe, der wider Tillys Heer eine unüberſteigliche Schanze vorſtellen ſollte, und von dem er hoffte, die Kaiſerlichen würden es niemahls wagen, vor ſeinem Angeſichte zu überſetzen, ausbreitet, ſtellte er die Seinigen in Schlachtordnung. Unſer Held ſchickte den General Gronsfeld mit 4 Regimentern über den Bach, welche den Feind ſogleich anfielen. Tilly kam mit dem groſſen Haufen nach, verjagte Anfangs die Königliche Reiterey, und ließ nun das zurückgebliebene Fußvolk ſeine ganze Stärke fühlen. Vier tauſend Todte blieben auf dem Schlachtfelde, ebenſoviele wurden gefangen, 87 Siegeszeichen, das Geſchütz, Gepäcke, Kriegskaſſe wurde erbeutet. Der König entwiſchte mit wenigen der Seinigen durch ungangbare Wege nach Wolfenbüttel. Nachdem er ſich da von ſeinem Schrecken erholt hatte, ſuchte er in Sachſen und in dem Hollſteiniſchen ſeinen erlittenen Verlurſt durch neue Werbungen zu erſetzen. Zwiſchen der Zeit, da Chriſtian ohnmächtig von neuen Eroberungen zu Wolfenbüttel träumte, unterwarf Tilly Verden, Rottenburg, Ottersberg, Hoja und andere haltbare Plätze den Kaiſerlichen Waffen.

1628.

Der Anfang des eingehenden Jahres gab Hoffnung zum Frieden; aber auch nichts mehr, als Hoffnung: denn der König warb heimlich überall Soldaten zuſamm: hatte ſchon eine fürchterliche Artillerie

nebſt vielen Gelde bey ſich, und vermochte dadurch den Tilly, mit ſeinem Heere in das Hollſteiniſche zu ziehen, damit er den König zuvor ganz aufriebe, als er ihm Friſt geſtattete, ihm überlegen zu werden. Das gefährlichſte war, daß Tilly im Angeſichte der Däuen, welche das dießſeitige Geſtade mit grobem Geſchütze und guten Schanzen befeſtiget hatten, über die Elbe ſetzen mußte. Je ſchreckbarer die Hinderniſſe, deſto gröſſer der Muth, und mit jeder Gefahr wuchs dem Helden die Seele. Er nahm dem Könige 24 Schiffe weg; auf dieſen ließ er ſeine beherzten Mitſtreiter in möglichſter Eile über den Fluß führen, und die Feinde angreifen. Gleich bemächtigte er ſich vieler Pulverkarren, die er theils im Strom warf, theils zum Laden der Stücke, deren er ſich nun wider ihre Eigenthümer bediente, anwendete, die Feinde verjagte, und ſich hierauf aller umliegenden Schlöſſer und Städte bemeiſterte; Stade aber, nachdem er den Erſatz weggeſchlagen, erſt das folgende Jahr einnahm.

1631.

Im Jahre 1630 wurde der berühmte Herzog von Friedland, Wallenſtein, welcher das Kaiſerliche Heer im Meklenburgiſchen, Brandenburgiſchen und in Pommern mit ſtets ſiegendem Glücke geführet hatte, gewiſſen Verdachtes wegen, als ſtrebe er nach einer fürchterlichen Gewalt, ſeiner bisherigen Würde entſetzt, und Tilly an ſeiner Stelle zum oberſten Befehlshaber ernannt. Dieſe Veränderung war den Feinden gar nicht erwünſcht, zumahl da ſie ihre Kräfte mehr abnehmen ſahen, ihre Anführer,

von welchen ſie ſich Alles verſprachen, gedemüthiget, einen unüberwindlichen Feldherrn nun an der Spitze des Kaiſerlichen Heeres, deren Waffen Alles, was zwiſchen dem Rhein und der Oſtſee liegt, gehorcht, endlich in den deutſchen Provinzen keine Hoffnung mehr zu ſuchen wußten. Sie nahmen alſo ihre letzte Zuflucht zum Guſtav Adolph König von Schweden, welcher allein dieſem groſſen Werke gewachſen ſchien, indem ſelber in ſeinem blühenden Alter ungemtine Geiſtesſtärke beſaß, womit er ſein vaterländiſches Heer beleben, und Heldenthaten auswirken konnte. Sie zweifelten um ſo weniger, der König würde ihren Wünſchen Genüge leiſten, da ſie wohl wußten, wie ſehr er ſich und die Seinigen in den Kriegeskünſten ſtets übte, und welch edeles Feuer in ſeinem jugendlichen Herzen brenne, um ſeinen Namen durch unvergeßliche Siege zu verewigen. Allein Guſtav dachte nicht ſo wild kriegeriſch, daß er durch ſchmeichelhafte Lobſprüche geblendet und eigene Triebe angereitzt ſogleich in das dringende Bitten eingewilliget hätte. Er überdachte Alles zuvor mit Mäſſigung und Klugheit, verglich die Gefahr mit der Gröſſe ſeines Muthes, und wog ſeine Kräfte mit den Gegenkräften der Feinde ab. Ja er willigte in nichts ein, bis nicht die Franzoſen zum Neide wider das Erzhaus Oeſterreich aufgewiegelt verſprochen hatten, ihre ganze Macht dem Kaiſer entgegen zu ſetzen. Nichts war leichter, als die Franzoſen zu dieſem Unternehmen zu bereden, beſonders weil des Kaiſers Betragen dem franzöſiſchen Intereſſe höchſt nachtheilig ſchien.“ Schon wären die meiſten Provinzen Deutſchlands unter das öſterreichiſche Joch ge-

beigt; viele Fürſten wären bereits aus ihren Landen vertrieben; es wäre der Grund zu der fürchterlichſten Monarchie gelegt, vor welcher alle benachbarten Königreiche und Staaten würden zittern müſſen. In Wien werde wirklich an der Errichtung einer Kriegskaſſe gearbeitet, womit 4 zahlreiche Heere beſtändig auf den Beinen erhalten würden, davon eines in Ungarn wider die Türken, das zweyte in Italien, das dritte am Rhein wider die Franzoſen und Holländer, das vierte in der Oſtſee den Dänen und Schweden entgegen ſtehen ſollte. Würde dieſes Vorhaben nicht bey Zeiten hintertrieben, ſo wären alsdann alle gegenmittel vergebens. Zuletzt hätte ein ſo groſſer König nichts zu befürchten, der das Kriegsglück nach ſeinem Willeu lenken könnte. Sein Volk wäre zum Streiten, und deſſen Führer nur zum Siegen geboren. Er ſollte an keiner Sache Mangel leiden, ſo bald er den deutſchen Boden würde betreten haben. Hiermit würden auch diejenigen Fürſten, welche nur unter fremdem Joche ſeufzen müßten, muthig ihr Haupt wieder empor heben, und das zur Fortſetzung des Kriegs nöthige Geld bereitwilligſt darſtrecken." Ich verſchweige viele andere Verheißungen, mit welchen ſie ſein Herz zu gewinnen ſuchten. „Er ſollte nur von der Oſtſee her die Kaiſerlichen angreifen, da ſie am Rhein nicht unthätig zu bleiben, heilig verſprechen." Der könig durch ſo ſchimmernde Verſprechen bewogen, kam endlich mit einigen Regimentern in die Inſel Uſedom, wo er die übrigen ſchon wartenden an ſich zog, alles Volk und Kriegsgeräth in die Schiffe vertheilte, worauf er bis Stetin fuhr. So bald er ans Land geſtiegen, warf er

gleich beym erſten Angriffe die Kaiſerlichen, welche keinen Wallenſtein mehr hatten, über den Hauſen, jagte die Beſatzungen aus den Städten, und die übrigen zerſtreuten Schaaren aus ganz Pommern und dem Meklenburgiſchen. Er verfolgte ſeine erſten Siege und zugleich die Flüchtigen, vertrieb ſie aus der March, eroberte Lokeriz, Prenzlau, Neubrandenburg, Treptow nebſt mehr anderen Orten bis Frankfurt an der Oder, und verbreitete rings um ſich Schrecken und Zittern. Zu dieſer Zeit befand ſich Tilly und Pappenheim im Magdeburgiſchen. Nachdem er den ſiegenden Fortgang der ſchwediſchen Waffen vernommen, und bemerket hat, daß die Feinde weder durch die rauhe Winterszeit in ihrem Laufe ſich aufhalten ließen, ja ſogar Frankfurt in Gefahr ſtünde, wenn er in ſeiner bisherigen Lage länger verbleibe: machte er im Jäner mit vier Regimentern ſich dahin auf den Weg, zog die da Wartende an ſich, bricht damit in Pommern ein, ſchlägt den General Kniphauſen ſammt ſeinen zwey unterhabenden Regimentern aus Neubrandenburg, und veranſtaltet ſogleich, den Feind in ſeinen verſchanzten Lager bey Schwet anzugreifen. Doch ſtund er von dieſem Willen wieder ab, nicht nur weil er alle Zugänge in Pommern ſtark beſetzet antraf, ſondern auch weil ihn der Feind die Zufuhr der Lebensmittel abſchneiden konnte. Er fand alſo beſſer, Frankfurt mit allen Nothwendigkeiten zu verſehen, und nach Magdeburg zurück zu kehren, in ſicherer Hoffnung, der König würde ihm nachſetzen. Dadurch konnte er Frankfurt retten, ſich ſelbſt aber mit dem Könige

auf freyem Felde leichter meſſen. Allein Guſtav führte ſeine ganze Armee nach Frankfurt, berennte zweymahl Schaumburg, und nahm es nach wenig geleiſteten Widerſtande ein. Dieſer Zufall vereitelte Tillys weiſeſte Abſichten, und veränderte nothwendig ſeine Entwürfe: denn weil er aus ſeiner bisherigen Stellung dadurch verdrungen war, in welcher er die Feinde in Ehrfurcht erhalten, oder bey günſtigerm Glücke den Krieg nach Pommern überſetzen konnte, itzt aber die kaiſerlichen Staaten der feindlichen Gewalt offen ſtünden: faßte er gäh den Entſchluß, Magdeburg mit ganzer Gewalt zu belagern, damit er den König von fernern Streyfereyen in das öſterreichiſche Gebieth abhielte. Nachdem er die neuen Schanzen, welche die Belagerten vor der Stadt in größter Eile aufgeworfen, zernichtet hatte, fieng er im April ſelbſt die Feſtung heftig zu beſchießen an. Die Bewohner der Vorſtädte Sundenburg und Neuſtadt zündeten ihre Häuſer an, und flüchteten ſich in die Stadt. Tilly rückte immer näher, öffnete die Laufgräben, und beängſtigte die Stadt mit einem ununterbrochenen Feuer, welches die Bürger Tag und Nacht mit Retten und Dämpfen beſchäftigte. Noch kläglicheren Verwüſtungen zu ſteuern, fordert er die Feſtung auf. Die Antwort war eben ſo ſpöttiſch als verächtlich: Er ſollte zuvor an die Churfürſten von Sachſen und Brandenburg und endlich auch an die Hanſeetiſchen Städte ſich wenden, und deren Geſinnung vernehmen. Tilly merkte wohl, wohin dieſe Antwort zielte; nämlich damit Guſtav Zeit gewinnen könnte, herbey zu eilen und die Stadt zu entſetzen. Er fordert alſo

zum zweyten Mahle die Uebergabe. Nachdem aber der Abgeordnete am zweyten Tage noch keine Antwort brachte, ließ er am 9ten Mai mit Anbruche des Tages das Zeichen zum allgemeinen Sturm geben. Seine erbitterten Soldaten überſtiegen die Mauern, durchbrachen die Stadtthore, ſäbelten Alles nieder, was ihrer Wuth entgegen kam, nur ſehr Wenige blieben am Leben. Die Stadt ſelbſt wurde durch ein Ungefähr angezündet, und größten Theils in einen Steinhaufen verwandelt. Eine ſo wilde Grauſamkeit darf unſerm Tilly, deſſen Tugend und Menſchenliebe die ſtrengſten Prüfungen allezeit ausgehalten hat, auf keine Weiſe beygelegt werden, welcher die ganze Strenge ſeines Anſehens anwenden mußte, den Zorn und Tod ſchnaubenden Kriegern Einhalt zu thun, wobey er ſelbſt über die Leichen hinreitend Thränen des Mitleids vergoſſen hat. Seine Abſicht war nur, der Feſtung ſich zu bemächtigen, damit er im ereignenden Falle einen haltbaren Zufluchtsort hätte, von welchen er alle Bewegungen der Feinde bemerken, ſeine unterhabenden Völker mit den nöthigen Erforderniſſen verſehen, und die aus Ober- und Niederſachen andringenden Feinde in Schranken halten konnte.

Von Magdeburg erhob ſich Tilly nach Thüringen, das neue Bündniß zu hintertreiben, welches die erſchütterten Fürſten Deutſchlands zu Leipzig errichten wollten. Auf dem Wege berichtet ihm Pappenheim: Die Schweden hätten über die Elbe geſetzt, und bey Werben ſich gelagert. Derohalben wandte er ſich wider den König, entweder ihn

über den Fluß wieder zurück zu treiben, oder zu einer Schlacht zu zwingen. Doch keines aus beyden geſchah. Guſtav ſtehet unbeweglich in ſeinem verſchanzten Lager bey Werben; ihn aber darin anzugreifen hielt Tilly für zu gefährlich. Das Beſte war alſo, die Armee nach Sachſen zu führen, um bey Eisleben ſich mit dem Fürſtenberg zu vereinen. Dadurch hoffte er den Churfürſten aus Sachſen, der noch wankte, welchem Theile er beytreten ſollte, zu bewegen, die Schweden ihrem Schickſale zu überlaſſen, und mit ſeinen Truppen die Sache des Kaiſers verfechten zu helfen. In dieſer Abſicht wirft er eine mittelmäſſige Beſatzung in Merſeburg, nnd ſetzet ſeinen Marſch mit 40000 Mann nach Leipzig fort. Hier wollte er auch kaiſerliche Völker einlegen, denen aber die Leipziger die Thore verſchloſſen. Hierauf rückte er näher an die Stadt mit ſeinem ganzen Heere, und drohte die ſchreckbarſte Belagerung. Die Bürger ſteckten ihre Vorſtädte in Brand, und trafen die füglichſten Anſtalten zur Gegenwehr. Allein das Beyſpiel der Magdeburger ſchlug ihre Herzhaftigkeit auf einmahl ſo ſehr nieder, daß ſie das Beſſere wählten, und ſich unter gewiſſen Bedingniſſen an Tilly ergaben. Hiedurch wurde der Churfürſt wider alles Vermuthen ſo aufgebracht, daß er nun alle bisherige Vorſtellung ablegte, und ſich öffentlich für die Schweden erklärte. Der König zog gleich die Sachſen an ſich, gieng bey Wittenberg über die Elbe, ſchlug dicht an den Brandenburgern ſein Lager, und both nun ſelbſt die Hände zum Treffen, dem er bisher ſo künſtlich auszuweichen wußte.

Nun mußte alle Klugheit und Kriegskunſt zu Rathe gezogen werden, was Tilly bey ſo gefährlichen Umſtänden thun ſollte? Sein Lager war auf einer Anhöhe ſehr vortheilhaft, alſo, daß er den Feinden zwar immer Abbruch thun, ſie ihm aber nicht leicht was anhaben konnten. Er wollte ſich mit dem Könige nicht ſchlagen, bis ihn nicht die Truppen, die ihm Alldringer aus Heſſen und Gronsfeld aus dem Oeſterreichiſchen zuführten, würden verſtärket haben. In dieſer Abſicht ließ er ſein Lager bey Leipzig beſtens verſchanzen. Pappenheim aber und mehrere andere, welche ihr kriegeriſches Feuer nicht genug zu mäſſigen wußten, drangen mit ungeſtümmer Hitze auf Schlachten und Gefechte, und führten nebſt andern ungegründeten Urſachen auch dieſe an: Das feindliche Heer beſtünde meiſtens aus Schweden und Sachſen, welche neu ausgehoben, noch wenig geübt, und in der Kriegskunſt gar nicht abgerichtet wären. Sie würden kaum den erſten Angriff der Kaiſerlichen, die nur aus alten, geprüften und ſieggewohnten Kriegern beſtünden, aushalten, ſondern gleich die Flucht ergreifen. Dieſe Vorſtellungen, ſo ſehr ſie auch patriotiſch ſeyn möchten, veränderten doch den feſten Entſchluß Tillys nicht. Aber auch Pappenheim beharrte auf ſeinem, und erpreßte die Erlaubniß, mit 2000 Reitern die Feinde ausſpähen zu dürfen. Doch bekam er zugleich den ernſten Befehl, ſich ja nicht ſo weit hinaus zu wagen, daß er etwa gezwungen würde, in ein Gefecht ſich einzulaſſen. Weil doch Pappenheim ſeiner Hitze nachgieng, erfuhr er bald, was ihm Tilly vorgeſagt hatte. Er fiel unbehut-

ſam in eine Falle, welche ihm die Feinde bereitet hatten. Von der Armee abgeſchnitten, rings herum mit Feinden umgeben bath er den Tilly, ihm mit 2000 Mann zu Hülfe zu kommen. Die verlangte Hülfe wurde zwar eilends nachgeſchicket, vermochte aber ſo wenig, daß ſie ſelbſt Gefahr lief, gleiches Schickſal, wie die erſten 2000 zu erfahren. Es war dem Tilly daran gelegen, ſo viele zu retten, deren Verlurſt ſeine Macht um ein Merkliches ſchwächen müßte. Die Gefahr erlaubte nicht lange Berathſchlagungen, er mußte wieder ſeinen Willen die Entſcheidung des Glücks den Waffen überlaſſen. Er ſtellte ſein ganzes Heer in Schlachtordnung auf einer Anhöhe, von welcher er den Feind mit Kanonen beſtreichen, und mittels des günſtigen Windes ſich viele Vortheile verſprechen konnte.

1631. 7. Sept.

Breitenfeld iſt jener fatale Ort, wo Tillys Haupt aufeinmahl aller Siegerskränze beraubt wird, welche er ſich durch 12 müheſame Jahre geflochten hatte. Er begieng den groſſen Fehler, daß er ſeine Armee nicht in zwey Treffen abtheilte, weder auf ein Corps de Reserve bedacht war. Der König aber ſtellte ſeine Leute alſo, daß die Reiterey unter das Fußvolk eingetheilt wurde, um die kaiſerliche Cavallerie deſto leichter vom Anprellen abzuhalten, und zurückzuſchnellen. Uiber das wußte er die Fronte ſo vortheilhaft zu verändern, daß er den Wind gewann, und Tillys linken Flügel verwirrte. Dieſe gleich entdeckte Unordnung benützte der General Banner, hieb in derſelben ein, und trieb ihn in

die Flucht. Die übrigen Tillyſchen Völker hielten ſich bey den Schweden nicht auf, ſondern brachen in die Sachſen mit ſolcher Wuth ein, daß ſie die Infanterie ſammt der Cavallerie über den Haufen warfen, und ſelbſt den Churfürſten, der ſchon Alles für verloren hielt, nach Eulenburg ſich zu flüchten zwangen. Auf einmahl ſchwenkte der König ſeinen linken Flügel gegen den ſiegenden Kaiſerlichen, zerſtreute ihn vollends mit ſeiner Reiterey, da er ohne das mit Nachſetzen und Beute-Machen beſchäftiget war. Nur das Fußvolk wollte nicht weichen, ſondern focht hartnäckig, bis es der ſchwediſche General Horn mit friſcher Reiterey, ſo er vom rechten Flügel herbey führte, angefallen, und mit Beyhülfe der Artillerie ganz zu Grund gerichtet hatte. Sieben tauſend Kaiſerliche lagen auf dem Schlacht-5000 geriethen in die Gefangenſchaft, 100 Fahnen und Standarten giengen verloren. Der Schweden blieben 200, der Sachſen über 200. Tilly trug kein anderes Ehrenzeichen als drey gefährliche Wunden aus dieſer blutigen Schlacht. Doch verließ er ſeine gerettete Schar nicht, ſondern zog ſich mit behutſamen Schritten der Weſer zu, um da die Zerſtreuten wieder zu ſammeln. Nachdem er durch General Aldringers und andere Völker neu verſtärcket worden, übergab er dem Gronfeld das kleine Heer an der Weſer, er ſelber aber zog die wenige Mannſchaft aus den Provinzen jenſeits des Rheins an ſich, und machte ſich auf den Rückweg, um die baieriſchen und öſterreichiſchen Grenzen zu decken.

1632.

Im folgenden Jahre zur ſtrengſten Winterszeit überraſchte Guſtavs Heer die Stadt Bamberg, und befeſtigte ſie wider Tillys Truppen, die rings herum in die Winterquartiere vertheilt lagen. Tilly aber griff ihn an, und ſchlug ihn auf das Haupt. So bald der König Nachricht davon erhalten, rückte er über Nürnberg vor, nahm Donauwerth ein, und machte Anſtalt, über den Lech zu ſetzen, damit er ſich Baiern leichter unterwürfe. Tilly ſchlug ſein Lager bey Rani im Walde, befeſtigte Ort und das dießſeitige Ufer, und beſetzte alle Wege bis Augsburg. Der König warf jenſeits Batterien auf, die er mit 60 Kanonen beſpickte, und richtete damit ſo wohl unter ſeinen Feinden, als im Walde eine gräuliche Verwüſtung an. Durch das anhaltende Feuer hielt er die Kaiſerlichen in der nothwendigen Entfernung, damit er in der berechneten Zeit von zween Tagen, die er zur Brücke-Schlagen beſtimmet, das Fußvolk hinüberführen, die Reiterey aber durch den Fluß könnte ſetzen laſſen. Tilly machte ſich über die erſtere her, und trieb ſie zurück: als aber der König mit der ganzen Armee auf ihn losgieng, mußte er der Uebermacht weichen. Obwohl er am Schenkel tödtlich verwundet wurde, verließ er doch die Seinigen nicht, ſondern blieb bis ſpät in der Nacht unter ihnen, die er hernach dicht an Ingolſtadt lagerte. Er ließ ſich in die Stadt tragen, wo er am 20ten April im 73ten Jahre ſeines Alters an der empfangenen Wunde zu größten Leidweſen des kaiſerlichen und baieriſchen Hofes ſei-

nen Geiſt aufgab. Die Leiche wurde in der akademiſchen Kirche beygeſetzet.

Dieſer groſſe Feldherr war nicht minder Chriſt, als Soldat. Er bethete täglich, am öfteſten in der Nacht, die prieſterlichen Tagzeiten. Seine Leitſeligkeit und Menſchenliebe wußte ſich aller Herzen zu gewinnen. Vor der Schlacht bey Leipzig rühmte er ſich unter ſeinen Vertrauten, daß er niemahls ein Weibsbild berühret, niemahls die Stärke eines Getränkes erfahren, niemahls ein Treffen vorloren habe: ſo ſehr er ſonſt von allem Selbſtlobe und Eigenruhme entfernet war. Er blieb ſich ſtets gleich, unerſchüttert in den größten Gefahreu, mäſſig in Siegen, fröhlich beym Mangel, allzeit genügſam. Er ſetzte die Mitgehülfen ſeiner blutigen Arbeiten zu Erben ſeines wenigen Vermögens ein.

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Aretin, Johann Christoph von, 1773-1824

Nachrichten zur baierischen Geschichte, aus noch unbenützten Quellen ein teutsches und französisches Lesebuch für die gebildeten Stände in Baiern

Bd.: 4

München (1810)

Bavar. 1935 a-3/4
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10376871-1